

L'éducation ignacienne en temps de crises et de défis



Vendredi 26 et Samedi 27 novembre 2021

يسوعو عيسوت

Communications du colloque

*« L'éducation ignacienne
en temps de crises et de défis »*



Vendredi 26 et Samedi 27 novembre 2021

Comité scientifique

P. Salah Abou Jaoude

Mme Nada Mallah Boustani

M. Fouad Maroun

M. Christian Taoutel

Editorial

« L'éducation ignacienne en temps de crises et de défis »

L'un des événements marquants de l'année ignacienne¹ (début mai 2021 jusqu'en juillet 2022) au sein de l'université Saint Joseph (USJ) fut la réalisation du colloque sur « l'éducation ignacienne en temps de crises et de défis ». L'un des premiers « défis » de ce colloque fut sa tenue en présentiel dans les locaux de l'USJ après plus d'une année de confinement sanitaire. Ce défi vient s'adjoindre au contexte de multi-crisis quotidiennes qui s'ajoutent au contexte libanais et auquel l'USJ a toujours eu comme mission d'y trouver des solutions ou du moins d'y répondre.

Le dit-colloque a regroupé plusieurs interventions et questionnements sur des thématiques touchant l'éducation ignacienne, réparties en trois axes principaux (théorique, pratique et contextuel). Dans un objectif commun d'une **conversion** continue et d'une **relecture** éducative, ensemble et pendant deux jours une réflexion autour des questions : *Qu'avons-nous fait jusque-là ? Que sommes-nous en train de faire ? Et comment continuer de le faire, le mieux possible au sein de toutes les crises qui nous entourent ?*

Par « nous », on entend la famille de l'USJ qui, face à la crise sanitaire et économique libanaise, et à l'instar de Saint Ignace voit et lit encore une fois les caractéristiques de l'éducation jésuite de qualité implantées au cœur de sa mission ! Les grandes lignes des caractéristiques de l'enseignement jésuite et leur application au sein de l'USJ en plus de plusieurs interventions sur les défis actuels et passés auxquels le Liban et l'USJ ont fait face étaient présentés et débattus au cours des deux jours du colloque.

Lors de la séance inaugurale, un manifeste de solidarité de la part des recteurs de plusieurs universités jésuites dans le monde fut diffusés sur l'écran et est venu s'ajouter au mot d'ouverture du **P. Salah Aboujaoudé s.j.** et au mot d'accueil du **P. Salim Daccache s.j.** qui ont exposé la situation critique que nous traversons et la position de l'USJ aux côtés du corps enseignants et étudiantin, une lueur d'espoir vers un avenir meilleur, une espérance ancrée dans une mission d'excellence et une éducation se voulant donner toujours plus.

1- P. Arturo Sosa, supérieur général des jésuites, « Lettre à toute la Compagnie 2019/23 », Rome, 27 septembre 2019. https://www.jesuits.global/sj_files/2019/09/2019-23_27sept19_FRA.pdf

1- Que signifient les caractéristiques de l'éducation jésuite selon un aspect théologique et philosophique ?

L'intervention du **P. Denis Meyer s.j.** a précisé que les éducateurs jésuites ou ignatien ont beaucoup à apprendre de Jésus, de sa manière d'enseigner et d'annoncer le Royaume, ainsi que sa manière de se comporter avec les autres qui font de lui un grand éducateur, soucieux de voir grandir ceux qu'il rencontre et de les aider à devenir ce qu'ils sont appelés à être dans le respect de leur liberté. Dans l'aspect philosophique de l'éducation jésuite, le **P. Guilhem Causse s.j.** retient trois défis majeurs à partir de son environnement : la crise sociale et écologique mondiale dans laquelle l'humanité est plongée, l'irruption d'internet dans l'éducation et la pluralité des cultures des personnes. Des défis actuels mais auxquels des philosophes pédagogues ont répondu à des défis similaires en leur temps et qui peuvent nous inspirer : Socrate, Descartes et Gadamer. Pour enfin centrer son analyse sur une reprise jésuite et ignatienne de ces éléments et voir comment ils sont approfondis dans ce contexte.

2- Comment comprendre les caractéristiques de l'éducation jésuite à la lumière des défis contemporains surtout au Liban et au Proche-Orient ?

Evidemment les Recteurs de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth sont appelés à prononcer de nombreux discours et allocutions lors de leurs mandats respectifs surtout à l'occasion de la Fête patronale de l'Université ; ils y abordent des problématiques propres à l'Université mais en des temps exceptionnels, ces allocutions deviennent l'occasion de mettre le doigt sur des problématiques à caractère national qu'elles soient d'ordre social, politique ou économique. Dans son intervention **Dr. Fouad Maroun** cherche à identifier les éléments contextuels des discours des Recteurs Jean Ducruet s.j., Sélim Abou s.j., René Chamussy s.j. et Salim Daccache s.j. prononcés en des temps exceptionnels durant leurs mandats respectifs, et à en ressortir le fil commun en relation avec les caractéristiques de la tradition jésuite. **Pr. Carla Eddé** quant à elle, aborde l'USJ à travers l'histoire du Liban en signalant le rôle joué par l'USJ à chaque partie de son histoire et dans la formation même de l'histoire du Liban. **P. Nader Michel s.j.** aborde la question de l'Éducation jésuite et défis contemporains au Proche-Orient surtout en partant de l'expérience en Égypte, comme dans d'autres pays du Proche-Orient, en énumérant quatre défis majeurs auxquels l'éducation fait face : (1) l'uniformisme dans le contenu et les méthodes de l'enseignement, imposé par une forte autorité étatique ; (2) une culture de la consommation qui considère l'éducation comme un produit à se procurer ; (3) la domination de la culture digitale avec ses avantages et ses méfaits sur la mentalité des jeunes ; et (4) enfin les restrictions scolaires

imposées par la pandémie du Covid-19. Dans ce contexte, l'éducation jésuite déploie une attention personnelle à chaque élève, l'accompagne pour réaliser le meilleur de lui-même, l'éduque à l'attention à la vie et aux autres et l'aide à assumer ses responsabilités à l'égard de la société, du pays et du monde, visant à lui offrir une formation globale.

3- Quelles pratiques et actions ont-elles été entreprises au sein de l'USJ et dans la région à la lumière des caractéristiques de l'éducation jésuite ?

L'une des pratiques « essentielle » de l'USJ est son ouverture vers le dialogue islamo-chrétien qui se doit préciser et formuler non seulement un contenu mais aussi les modes qui traduisent la manière de le vivre. En effet, l'essentiel de ce contenu et de ces modes se vérifie et s'affine dans les actes davantage que dans les paroles. **P. Marek Cieslik, s.j.** précise que lorsque ce dialogue est bien compris et vécu, il pourra nous mettre au plus près de certaines de nos expériences, de nos attentes et de nos espoirs, comme de ce qui est représentatif pour tout homme lorsque sa conscience est placée devant l'exigence et le défi de la vérité. **P. Jad Chebli s.j.** a relaté les différents faits de solidarité et actes de l'USJ en mission surtout lors de l'explosion du 4 août dévastatrice et a pointé sur le travail de l'aumônerie et de l'USJ en Mission qui s'inscrivent dans une volonté d'accompagner, de guider, de discerner et d'encourager et cela en répondant aux quatre préférences apostoliques universelles; **Mme Gloria Abdo** a fait une relecture des valeurs ignatiennes intégrées dans l'action citoyenne, un état des lieux englobant les différents clubs estudiantins et d'éducation à la citoyenneté et à la démocratie, des actions responsables et pratiques pour une éducation de l'homme libre de demain. Mais il ne faut surtout pas négliger la spiritualité ignatienne et la tradition de recherche scientifique qui s'accompagne évidemment de la pratique de l'éthique présentée par **P. Michel Scheuer s.j.** La recherche scientifique étant une des trois missions de toute université et la première chronologiquement, la mission de la création de nouveaux savoirs (recherche), de leur transmission au travers de l'enseignement et leur mise au service de la société (service). Parce qu'elle est une université d'inspiration « jésuite », l'USJ accorde une attention particulière à la dimension éthique de la recherche scientifique. Ceci se réalise concrètement à travers les missions et le travail du « Centre Universitaire d'Éthique » qui sert d'appui au « Comité d'éthique de la recherche » et, en ce qui concerne les sciences médicales, au « Comité d'éthique de l'Hôtel-Dieu de France ». **P. Gaby Khairallah s.j.** a relaté les différentes actions humanitaires et sociales surtout au niveau du CJC (Cercle de jeunesse catholique à Beyrouth), une pratique solidaire dans des moments de crises de tous genres. L'expérience libanaise de l'éducation ignatienne a aussi des consœurs dans des pays tels la Syrie et l'Iraq, le **Monseigneur Antoine**

Audo a souligné les orientations de l'éducation des Jésuites sur la dialectique entre le particulier et l'universel comme approche de l'histoire et de la relation à Dieu, et au mystère de l'Incarnation, à partir de la théologie de Vatican II et des Constitutions de la Compagnie de Jésus, puis en présentant quelques institutions et figures de Jésuites engagés dans l'éducation en Irak et en Syrie pour se questionner sur les perspectives à venir concernant le service pédagogique à rendre aujourd'hui au monde arabo-musulman au niveau des Sciences humaines et du respect de l'altérité. Pour l'Égypte, **P. Nader Michel s.j.** a évoqué les moyens concrets qu'utilise l'éducation jésuite en énumérant sept : (1) L'apprentissage des langues comme moyen d'ouverture aux valeurs humaines et la formation d'un esprit critique ; (2) la recherche personnelle dans le domaine des sciences et des mathématiques ; (3) les activités parascolaires sociales et culturelles ; (4) les classes de vie où on offre aux élèves un espace de réflexion et d'expression sur leurs questionnements ; (5) l'ouverture transcendante pour accueillir une parole qui vient de Dieu, apprendre à reconnaître ses sentiments personnels et avancer sur le chemin du discernement et de la décision ; (6) veiller à la qualité de vie des professeurs et à leur formation permanente ; et (7) enfin promouvoir la collégialité dans l'animation et la direction scolaires. **P. Ricardo Sanchez s.j.** a témoigné de la mission éducative des jésuites en Algérie et les différentes œuvres qui s'y trouvent avec un accent particulier à l'inattendu qui fait partie désormais de ce qui est attendu dans le quotidien comme un sursaut de vie pédagogique.

En conclusion, l'éducation jésuite a toujours visé et ciblera continuellement la formation des hommes et des femmes conscients, compatissants, engagés et compétents. L'excellence académique de l'USJ permet d'accomplir l'un de ses rôles sociaux fondamentaux et lui permet de même d'entrer en **dialogue** puisque « *la conversion se fait toujours en dialogue, en dialogue avec Dieu, en dialogue avec les autres, en dialogue avec le monde* »² en plus d'une éducation de qualité. En réponse à la deuxième Préférence Apostolique Universelle³, qui consiste à faire route avec les pauvres et les exclus, et la promotion de la justice sociale et en vue du changement des structures économiques, politiques et sociales qui génèrent l'injustice. **L'USJ est ouverte à tous**, indépendamment de leur capacité à payer. Elle n'est pas un milieu où règne la ségrégation mais une porte d'entrée vers de nouvelles opportunités pour les pauvres et au sein de laquelle règne une diversité socioéconomique dans sa communauté éducative.

2- Pape François, message vidéo aux participants, à l'occasion de la prière internationale en ligne « Pèlerins avec Ignace » pour l'année ignatienne, 23 mai 2021. Transcription: <https://www.vaticannews.va/fr/pape/news/2021-05/jesuites-annee-ignatienne-pape-francois-message-discernement.html>

3- P. Arturo Sosa, supérieur général des jésuites, « Lettre à toute la Compagnie 2019/06 », Rome, 19 février 2019. https://www.jesuits.global/sj_files/2020/05/2019-06_19fev19_fra.pdf

En dépassant les attentes et en nous efforçant d'obtenir « davantage » pour les autres et pour Dieu, nous pouvons servir durablement quelque chose de plus grand que « nous ». Cela n'a pas grand-chose à voir avec la quantité, mais avec la qualité. Les personnes qui ont été transformées par le « **Magis** » dans leur vie s'efforceront de s'améliorer dans tout ce qu'elles entreprennent, en discernant « davantage » la décision appropriée qui sert le mieux, Dieu et les autres « *d'avantage à la fin pour laquelle nous sommes créés.* »⁴. Ils mettront leurs mains et leurs esprits au travail dans la poursuite constante d'un bien plus grand et commun. C'est un rôle premier et pionnier dans l'éducation jésuite au sein de l'USJ. Nos talents, capacités, attributs physiques, personnalités, désirs, cœurs, foi et esprits sont tous aussi dignes de soins et d'attention « **Cura Personalis** »⁵. Un cœur bienveillant, un esprit ouvert et un but bien défini forment un triumvirat personnel et communautaire : tous trois sont essentiels pour devenir le plus fort possible et créer une communauté. De nombreuses universités traitent les étudiants comme de simples documents d'admission, puis leur remettent un bout de papier quatre ans plus tard. Nous pensons qu'une université est un parcours qui change la vie et l'âme. Nous croyons qu'il faut développer non seulement les compétences professionnelles de nos étudiants, mais aussi la personne dans son ensemble et intégrer tous les aspects de leur vie dans la pratique. Sur nos campus, le cœur, l'esprit et l'âme ne sont jamais séparés. Ils travaillent ensemble comme un triumvirat personnel : tous trois sont essentiels pour devenir le plus fort d'entre nous.

L'identification des **passions** et le perfectionnement des **compétences** sont les premières étapes pour faire une différence significative et **durable**. Nous pensons qu'apprendre et diriger sont les deux faces d'une même pièce transformatrice. Les élèves explorent avec audace leur potentiel futur. Notre enseignement répond ensuite à ce défi grâce à des milliers de possibilités de stages rémunérés, des liens exceptionnels avec les principaux réseaux d'emploi, des conférenciers de renommée mondiale et des possibilités innombrables de bénévolat au sein de l'USJ. Après tout, nous ne nous contentons pas d'éduquer. Nous formons et éduquons des **agents de changement**. Nous aidons à transformer les objectifs et les projets des étudiants en une différence positive dans le monde entier.

Par « nous », on entend la **famille** de l'USJ !

Pr Nada Mallah Boustani

Le 12 mars 2022,

le 400^e anniversaire de la canonisation de Saint Ignace.

4- Ignace de Loyola, *Exercices spirituels*, n° 23.

5- P. Peter-Hans Kolvenbach, « Cura Personalis », *Review for Religious* 28, 1 (2007), 9-17.

Vendredi 26 novembre 2021

Approche théorique : Que signifient les caractéristiques de l'éducation jésuite selon un aspect théologique et philosophique ?

Séance Inaugurale

Mot du Pr Salah Abou Jaoude s.j.

Vice-recteur de l'USJ

Messeigneurs,

Révérands Pères et Révérendes sœurs,

Chers collègues et amis,

C'est en temps de crises ou de catastrophes que la solidité et la pertinence d'une bonne éducation révèle son importance puisque c'est grâce à elle que les hommes peuvent percevoir une lumière au fond d'un tunnel, lumière de connaissance, de sagesse, de culture, d'éthique qui les guide à en sortir.

Les intervenants au cours de ce colloque développeront les éléments qui caractérisent théoriquement et pratiquement l'éducation ignacienne en temps de crises. Puis ils exposeront en conséquence les raisons qui font que cette éducation est porteuse d'une lueur réelle d'espoir pour aujourd'hui. Il m'importe cependant de dire brièvement le motif principal de cette éducation qui s'enracine dans l'expérience personnelle de Saint Ignace, le fondateur de la Compagnie de Jésus.

« Quelle est cette nouvelle vie que nous commençons maintenant ? » voilà la question que Saint Ignace s'est posée en 1521 suite à sa blessure dans une bataille. Il a répondu à cette question par sa conversion et sa résolution de se mettre à la suite du Christ. Mais cette conversion ne se situe pas seulement dans un parcours personnel assez perturbé, à savoir celui de Saint Ignace, le guerrier et l'aventurier qui s'est tourné vers le Seigneur, mais aussi dans le contexte conflictuel et dramatique où se trouvait l'Eglise suite au mouvement de la réforme de Martin Luther. L'Eglise était dévastée par les divisions et les conflits internes. En s'adonnant profondément aux affaires de l'église, Saint

Ignace pouvait découvrir en elle des dérives, des irrégularités, bref des péchés bien plus graves que les constatations de Martin Luther. Cependant Saint Ignace, motivé par un amour immense pour cette Eglise avait plutôt choisi d'emprunter le chemin étroit de la réforme et du développement permanent, préférant de porter la Croix qui mène à la vraie vie, valorisant le côté positif de l'Eglise, le gage de la bonne foi.

Pour Saint Ignace, ce sentiment d'amour immense pour l'Eglise du Christ était pourtant indissociable d'un pareil sentiment porté sur tous les hommes, et sur toute l'humanité appelée à trouver son salut en embrassant l'amour divin. Fidèle à cet appel missionnaire, Saint Ignace envoyait ses compagnons partout dans le monde en vue de contribuer à œuvrer pour une vie meilleure dans tous les domaines. Ces jésuites, animés par le même esprit, préféraient et préférèrent toujours emprunter le chemin étroit, celui de la solidarité avec les hommes surtout les plus démunis, celui de l'enracinement dans les cultures locales, le chemin de la confiance en la puissance de l'amour du Christ à transformer les cœurs des hommes et donc toutes les structures humaines.

Dans ce contexte local contemporain exceptionnel de multi crises vécues par tous les libanais et libanaises, la question qui se pose et à laquelle nous essayons de réfléchir ensemble au cours de ce colloque, est celle-ci : « Comment l'éducation ignacienne peut-elle faire poser des actes concrets en vue de consolider dans la réalité que nous vivons la mission initiale du fondateur des Jésuites ? ».

En effet, ce colloque s'insère dans une fidélité jamais remise en cause de la Compagnie de Jésus au Liban. Les jésuites depuis le début de leur mission dans le pays du Cèdre n'ont jamais abandonné ce pays à son sort, bien au contraire, à travers leurs différentes institutions et notamment l'Université Saint-Joseph, ils continuent à semer l'espérance, édifier la dignité humaine, défendre les droits de l'homme et assurer une qualité d'enseignement...un ensemble de valeurs qui seul peut garantir un avenir meilleur pour tous les Libanais, voire pour tout l'Orient. Je vous remercie pour votre écoute !

Mot du Pr Salim Daccache s.j.

Recteur de l'USJ

Intervention du professeur Salim Daccache s.j.

Recteur de l'Université Saint Joseph de Beyrouth

à la séance d'inauguration du colloque international

« l'éducation ignacienne en temps de crises et de défis »

Excellences et Eminences, Messieurs, Révérends Pères et Sœurs,

Messieurs et Mesdames,

Chers Enseignants et Etudiants,

Je voudrais en premier lieu vous souhaiter à vous toutes et tous la bienvenue à ce colloque sur l'éducation ignacienne organisé en l'honneur de Saint Ignace, blessé il y a 500 ans à la bataille de Pampelune comme noble guerrier à la disposition du roi d'Espagne. Si les Jésuites se rappellent cet événement, c'est qu'il fut le moment de l'éveil de Saint Ignace à une vocation bien supérieure, celle de se mettre librement à la suite de son vrai et perpétuel Maître, Jésus Christ. Le corps blessé et la jambe écrasée ont mené Ignace à la conversion et à la fondation d'une Compagnie travaillant au salut d'une humanité assoiffée de confiance, de paix et de justice. En choisissant de consacrer ce colloque à l'éducation ignacienne au cœur des crises et des défis, et je penserai directement à la crise morale et matérielle de chez nous, le comité d'organisation nous invite à une réflexion sur les moyens que cette éducation nous offre pour mieux considérer les dangers qui mettent en péril au présent et à l'avenir, notre communauté nationale et académique ainsi que les personnes qui la constituent. Le titre de ce colloque est loin d'être neutre ou indifférent, l'Université a fait son choix et elle est à côté de ceux qui veulent sortir de la crise et de la rupture et bâtir un monde nouveau.

L'éducation que nous qualifions d'ignacienne, est un art et un système pédagogique proactifs soutenus par une vision humaniste de confiance en l'homme et foi en Dieu. Confiance car l'homme est en Jésus Christ ressuscité de la mort. L'humanisme qui dit que l'homme est la mesure de toute chose, mais l'homme confiant en même temps en Dieu et en lui-même. Cette éducation a été initiée par la vie et le discours d'Ignace et continuée par les milliers de témoins jésuites et laïcs qui ont continué à porter sa flamme dans les écoles et les universités au cours des siècles. La pédagogie jésuite, nous l'avons dit est un art de transmettre le savoir et les moyens de la construction de la personnalité

de l'apprenant. Mais elle est aussi un art humaniste d'enseigner et d'apprendre l'art des passages : manières de transmettre, certes, bien plutôt capacité à tenir dans les passes difficiles. Un ethos pour temps de crise, confiant, comme Dieu, dans les possibilités des hommes sans autre bagage que leur esprit et leur corps. Cette pédagogie nous apprend comment dépasser les ruptures et reconstruire le tissu social et individuel en redonnant confiance à la communauté et à chacun et chacune de ses membres.

Sans vouloir anticiper sur les contributions des conférenciers que je salue et remercie chaleureusement et dont certains ont fait un déplacement jusqu'à Beyrouth, l'humanisme appliqué sur l'université jésuite devra nous donner quelques pistes qui nous aident à sortir de la crise. Le P. Arthur da Sosa, notre supérieur général avait établi quelques critères qui fixent les caractéristiques non pas seulement des collègues et établissements scolaires jésuites, mais de ce que peut et doit être une université jésuite.

En tête de ces caractéristiques, **arrive la globalité**, qui s'inspire de la catholicité qui est appelée à intégrer ceux qui reçoivent la grâce de la foi en Jésus Christ et ainsi à accueillir la grande diversité sous toutes ses formes, ce qu'une université comme Saint Joseph a cultivé et cultive toujours malgré les problèmes découlant de ce choix d'accueillir la diversité confessionnelle et religieuse et le défi de réussir cette université de la diversité qui s'en va dans tous les sens lorsqu'elle devient un terrain propice à la violence.

La deuxième de ces caractéristiques est **celle de la progressivité** dans la mesure où l'éducation à l'Université ouvre à la compréhension graduelle du monde dans sa complexité et ses souffrances, afin que l'être humain puisse donner à notre monde une figure plus compassionnelle et plus divine. Un futur médecin, ingénieur, juriste, littéraire, orthophoniste, pharmacien, gestionnaire, chimiste ou physicien, ne peut se satisfaire d'acquérir des compétences intellectuelles dans une université jésuite. Il est appelé au jour le jour à apprendre tout en écoutant les cris de douleur et les ambitions de son peuple. Si l'université, la nôtre, a fait le choix de l'aide compassionnelle durant la pandémie et puis après la destruction du port de Beyrouth, c'est qu'elle a puisé dans son patrimoine éducatif pour contrer la tendance à la mort. La crise économique et sociale nous a appris que la porte de sortie au vu des blocages politiques ne peut être que le partage et la solidarité.

En troisième lieu, l'humanisme ignacien se traduit **par et dans l'intégralité** en tenant compte d'une proposition d'une formation religieuse qui ouvre à la dimension transcendantale de la vie et qui soit capable de transformer la vie personnelle et sociale ; cela passe par la formation humaine et spirituelle de la jeunesse à la liberté et à la responsabilité par la lutte contre l'ignorance religieuse,

ce qui sera la tâche des institutions d'enseignement. La charte de l'Université Saint Joseph dans l'article 4 reprend cette vérité qui mène ceux qui sont passés par nos institutions éducatives surtout d'enseignement supérieur à vivre dans une tension entre le ciel et la terre, et ainsi intégrer dans leur personne la foi en Dieu ou au moins la question transcendante du sens des études et de la vie.

La recherche de l'union des cœurs et des esprits comme 4^{ème} caractéristique n'est point un appel à la quiétude naïve mais elle est en fait un appel à dépasser et assumer les conflits et les crises qui mettent en danger les liens sociaux ; cette union passe par l'œuvre d'une réconciliation dans la justice. Cette recherche sait que l'unité ne se fait pas spontanément mais dans un processus qui vise la réconciliation entre des personnes ennemies pour devenir des partenaires en humanité.

C'est dans ce contexte qu'il sera bon d'écouter et d'assumer les différentes contributions de ce colloque, qu'elles soient centrées sur les contours philosophiques et théologiques de l'éducation ignacienne ou bien qu'elles fassent une relecture de notre propre pratique des différentes formes de cette éducation à l'Université Saint Joseph de Beyrouth. La question principale qui nous est posée est la suivante : à l'âge de l'intelligence artificielle et de la technologie mais aussi devant les idéologies confessionnelles qui anéantissent le sens et le rôle de l'homme, devant les crises politique, morale, économique et sociale, que doit faire l'université pour promouvoir un humanisme intégral de salut de l'homme et de la société? Aujourd'hui nous savons que l'humanisme qui a fait de l'homme un maître prométhéen absolu de l'univers est franchement en crise devant les méfaits écologiques et violents commis par l'homme lui-même, l'université portant une responsabilité en cela. Les études de sciences humaines à l'USJ ont toujours leur rôle pour dépasser les simples techniques et pour élaborer des réponses pertinentes à nos interrogations de fond.

Ce colloque, au vu du programme consistant qui se déroule sur ces deux jours, ne pouvait avoir lieu et prendre du sens sans l'action continue mise en route par le comité d'organisation. Je tiens ainsi à dire mes remerciements et ceux de l'USJ aux différents conférenciers et intervenants qui vont animer le colloque ainsi qu'au comité d'organisation de cet événement en premier lieu au premier vice-recteur le Pr Salah Abou Jaoudé s.j., et de même aux professeurs Mme Nada Mallah Boustani, M. Fouad Maroun et M. Christian Taoutel qui ont œuvré des mois pour réaliser une telle manifestation qui honore l'USJ et la mémoire vivante du « boulet de canon » qui a atteint la jambe d'Ignace et dont l'écho a bouleversé les vies de millions de personnes dans le monde de la terre et du ciel.

Ad Majorem Dei Gloriam

Aspects théologiques¹ dans l'éducation jésuite

P. Denis Meyer s.j.

Introduction

J'ai accepté de prendre la parole aujourd'hui sur ce sujet non pas tant parce que je suis un spécialiste de l'éducation (je suis plutôt un praticien) ou un théologien (j'ai enseigné la théologie pendant dix ans, ce qui est différent !) mais comme quelqu'un qui a animé pendant de nombreuses années des formations destinées aux nouveaux professeurs de Jamhour. L'éducation jésuite, plus que le fruit d'un raisonnement purement intellectuel, trouve ses fondements non seulement dans l'expérience spirituelle d'Ignace mais aussi dans celle des premiers compagnons qui, 10 ans après la fondation de la Compagnie, se sont engagés dans l'éducation. En évoquant les caractéristiques de l'éducation jésuite, j'ai toujours eu la conviction que, comme éducateurs ignatien², nous avons beaucoup à apprendre de Jésus. Sa manière d'enseigner et d'annoncer le Royaume, sa manière de se comporter avec les autres font de lui un grand éducateur, soucieux de voir grandir ceux qu'il rencontre et de les aider à devenir ce qu'ils sont appelés à être dans le respect de leur liberté. N'imposant jamais rien, il propose. Contrairement aux pharisiens, il y a en lui une cohérence entre le dire et le faire. Jésus dit ce qu'il fait et fait ce qu'il dit. Il a le désir de réconcilier l'homme avec lui-même, avec les autres et avec la vie, Dieu, la Vraie Vie. Ainsi affirme-t-il en Jn 10, 10 : « Le voleur ne vient que pour voler, égorger et faire périr. Moi, je suis venu pour qu'on ait la vie et qu'on l'ait en abondance ». Et l'abondance de vie dont il est question va de pair avec l'abondance de joie dont parle Jésus lorsqu'il dit dans son discours sur la vigne véritable en Jn 15, 10-11 : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez en mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez en mon amour comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure en son amour. Je vous dis cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit complète ». Dans l'éducation, la joie est le signe ultime de la vie.

1-J'ai choisi de mettre « aspects théologiques » au pluriel, dans le sens de quelques aspects théologiques, car mon discours n'est qu'une proposition parmi d'autres.

2- J'emploie indifféremment « jésuite » et « ignatien ».

Dans une première partie, nous aborderons l'éducation jésuite comme une éducation qui vise tout l'homme. Dans une deuxième partie, nous nous arrêterons davantage sur la manière de faire de l'éducateur ignatien.

1. L'éducation jésuite, une éducation intégrale

1.1 Appelés à aimer librement

Dieu a le désir que nous ayons en partage sa vie divine. Homme et femme il les créa. Il les a faits à son image et à sa ressemblance. L'homme et la femme sont invités à répondre à l'amour originaire en aimant à leur tour. Or, il n'y a pas d'amour vrai sans la confiance et la liberté. La Genèse met en scène le serpent comme celui qui fait naître dans le cœur humain le doute. Comment l'homme peut-il être aimé de Dieu ? De plus, ce Dieu qui prétend aimer l'homme, ne lui interdit-il pas de toucher à l'arbre de la connaissance ? « A la racine de tout péché, il y a une défiance envers Dieu, une déficience de la foi »³. La mise en doute de la philanthropie divine fait oublier que, dès l'origine, tout était mis à la disposition de l'homme, tout, excepté les fruits de l'arbre de la connaissance, qui pouvaient devenir mortifères. Contrairement à ce que laisse entendre le serpent, l'arbre de la connaissance n'a pas été mis dans le paradis pour tenter l'homme afin qu'il tombe et qu'il se perde. Ce serait faire de Dieu un misanthrope. Cette interdiction n'est pas à voir comme quelque chose de négatif, mais plutôt comme le signe ici d'un amour qui veut la vie de celui qu'il aime. L'homme et la femme mangent du fruit de l'arbre de la connaissance et découvrent qu'ils sont nus. D'où le lien entre le manque de confiance en l'amour de Dieu et le fait de se cacher par honte, au lieu de répondre à l'appel de Dieu. Dieu apparaît donc ici comme le grand pédagogue qui utilise l'interdit non pour frustrer l'homme mais pour l'inviter à une réponse qui engage sa liberté.

L'éducateur ignatien ne doit pas oublier qu'un interdit est structurant quand il est dit pour protéger la vie. Il est important de donner à ceux qui sont éduqués un espace déterminé où ils pourront exercer leur liberté. Nous verrons qu'avec le Christ, l'éducation revêt un aspect beaucoup plus dynamique qui va au-delà du permis ou du non permis et qui invite à rentrer en soi (cf. le fils prodigue en Lc 15, 11-24) pour faire, autant que faire se peut, de bons choix. Sa logique est plutôt d'inviter à choisir des chemins d'humanisation.

3- Connaître la bible, *Paul-Dominique Dognin, Paul, théologien de la confiance en Dieu*, p. 28.

1.2 La patience de Dieu qui tient compte du rythme de l'homme

Mais dans la manière dont Il se révèle progressivement à l'humanité, Dieu est aussi présenté par les Pères de l'Eglise comme le pédagogue qui sait attendre le moment opportun pour envoyer son Fils, non pour juger le monde mais pour le sauver (cf. Jn 3, 17). Pour cela, il faut préparer progressivement l'humanité pour qu'elle soit en mesure d'accueillir l'homme parfait, celui qui deviendra le véritable pédagogue, le Christ Jésus. Selon Irénée, « L'économie du salut comprend les alliances qui constituent les étapes de l'histoire du salut. L'économie devient l'Histoire du salut, l'Histoire de Dieu qui se donne aux hommes. [...] Cela permet [à Irénée] de rendre compte théologiquement de la progression entre l'Ancien et le Nouveau Testament. [...] [L'histoire sainte] est la suite des interventions divines de plus en plus ajustées au fur et à mesure que la préparation de l'humanité avance »⁴. Cela rappelle ce que dit saint Paul dans sa première lettre aux Corinthiens en 13, 11 : « Quand j'étais petit enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant. Maintenant que je suis un homme, j'ai dépassé ce qui était propre à l'enfant ». Le Christ ressuscité ne fera pas autre chose lorsqu'il permettra aux pèlerins d'Emmaüs de relire leur histoire en l'inscrivant dans la grande histoire du salut : « Et commençant par Moïse et parcourant tous les Prophètes, il leur interpréta dans toutes les Ecritures ce qui le concernait » (Lc 24, 17).

L'éducateur ignatien doit s'occuper de tous ceux qui lui sont confiés avec beaucoup de patience sans jamais se décourager. Comme un vrai accompagnateur, il sait trouver le moment opportun et prendre le temps nécessaire pour aider ceux qui lui sont confiés à relire leur histoire et en découvrir le sens.

1.3 Croire que c'est possible

En Ga 4, 4-6, nous lisons : « Mais quand vint la plénitude du temps, Dieu envoya son Fils, né d'une femme, né sujet de la Loi, afin de racheter les sujets de la Loi, afin de nous conférer l'adoption filiale. Et la preuve que vous êtes des fils, c'est que Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie : Abba, Père ! »

Le Christ est venu pour faire de nous des fils et des filles en Lui et nous révéler l'amour du Père pour l'humanité et chacun de nous. Il est venu aussi pour libérer notre liberté enchaînée par le mal et nous permettre de croire de nouveau que ce qui semble impossible à l'homme est en fait possible. Le Christ a assumé notre condition humaine en tout excepté le péché pour que toute l'humanité soit sauvée et tout l'humain en nous soit sauvé, selon le principe

4- Connaissance des Pères de l'Eglise, *Irénée de Lyon*, Editions Nouvelle Cité – Trimestriel – juin 2001, pp. 31-32.

cher aux Pères de l'Église : « Seul ce qui a été assumé est sauvé ». En assumant réellement notre condition blessée par le péché, Jésus permet à ceux qui sont devenus en Lui fils et filles de Dieu, en d'autres termes des frères et des sœurs en humanité, de croire que la philanthropie divine est possible. Qui mieux que le Christ peut nous permettre de prendre conscience de notre vocation d'homme à vivre de la vie divine ? Non seulement le Verbe incarné nous révèle le Père mais il nous donne la possibilité de devenir à notre tour fils et filles adoptifs et ainsi participer à la vie divine. La preuve, c'est que Jésus dans toute son humanité a montré dans sa vie et sa chair qu'il croyait en l'amour du Père non seulement pour lui mais aussi pour l'humanité toute entière. Un dominicain, Paul-Dominique Dognin, propose de lire Ga 3, 22 ainsi : « L'Écriture a tout enfermé sous le péché afin que la promesse, les croyants la reçoivent de la foi de Jésus Christ ». Il souligne que Hans Urs von Balthasar et Jacques Guillet ont publié des livres expressément consacrés à la foi du Christ⁵.

Dans l'Esprit du Ressuscité, nous sommes conformés au Christ et nous devenons d'autres Christs, comme l'affirme saint Cyprien. De même que le Christ a humanisé notre condition pécheresse, de même un compagnon de Jésus, comme un autre Christ, a le désir de participer à cette humanisation. Il peut faire sien l'adage de Terence : « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger ».

L'éducation jésuite est une manière d'éduquer tout l'homme. C'est une éducation intégrale qui a pour finalité que l'homme devienne responsable de sa vie devant lui-même, devant Dieu et les autres et s'engage là où il vit. Pour ce faire, il est nécessaire de distinguer et d'unir enseignement et éducation et de mettre tous les moyens au service de cette finalité. Il reste en filigrane que c'est l'amour qui est le moteur de la vie et de la croissance. Pas d'éducation véritable sans l'amour. L'éducation ne peut être ignatienne que si elle permet de découvrir que c'est le fait de se sentir aimé qui permet de développer en soi les multiples dons reçus dans leur diversité.

2. La manière de procéder de l'éducateur

Dans l'autobiographie de saint Ignace de Loyola, le fondateur des jésuites⁶, on lit : « En ce temps-là, Dieu se comportait avec lui [Ignace] de la même manière qu'un maître d'école se comporte avec un enfant : il l'enseignait. » Ignace n'écrit pas un traité de pédagogie, mais sa manière de proposer des moyens pédagogiques pour décrire une expérience intérieure a marqué la pratique éducative des premiers compagnons jésuites.

5- Connaître la bible, Paul-Dominique Dognin, *Paul, théologien de la confiance en Dieu*, p. 4.

6- *Le Récit du Pèlerin*, n. 27.

2.1 Pas d'éducation sans autorité

Selon l'étymologie, l'« auctoritas » (en latin) est ce qui permet de rendre l'autre « auteur de sa vie ». Également selon l'étymologie, éduquer « educere » signifie prendre quelqu'un là où il est et le guider, d'étape en étape, dans sa croissance humaine et ce, à tous les niveaux. Mais il y a plus avec le Christ.

Ce qui retient l'attention, c'est que Jésus non seulement parle avec autorité mais il agit aussi avec autorité. Alors que Jésus enseigne à Capharnaüm, on lit en Mc 1, 22 : « Ils étaient frappés de son enseignement, car il enseignait comme ayant autorité et non pas comme les scribes. » et à la fin du passage, toujours à Capharnaüm, après la guérison d'un démoniaque, il est écrit en Mc 1, 27 : « Qu'est-ce que cela ? Un enseignement nouveau, donné d'autorité ! Même aux esprits impurs, il commande et ils lui obéissent ! ».

Parler et agir avec autorité, c'est en fait *dire ce qu'on fait et faire ce qu'on dit* à la différence des scribes et des pharisiens qui disent et ne font pas. C'est ce que dit Jésus en Mt 23, 3 lorsqu'il s'adresse à la foule et à ses disciples : « Faites donc et observez tout ce qu'ils pourront vous dire, mais ne vous réglez pas sur leurs actes : car ils disent et ne font pas ». En Jésus, il y a une cohérence entre le dire et le faire. Alors que la loi ancienne peut porter à privilégier l'extériorité au détriment de ce qui est intérieur, la loi nouvelle, accomplie dans le Christ, met au premier plan ce qui est intérieur. L'extérieur n'a de valeur que s'il est le reflet de l'intérieur. Cette unité de vie à laquelle les disciples sont appelés par Jésus, au moment où il les envoie en mission, se trouve exprimée ici en termes d'extériorité et d'intériorité. Invitation à vivre cette unité entre le dire et le faire. C'est ce qui contribue à la croissance humaine vraie qui suppose de faire des choix et d'être assez avancé pour assumer ses choix.

Jésus ne se laisse pas prendre au piège. Il a du jugement et du discernement. Il sait distinguer entre ceux qui lui posent des questions seulement pour lui tendre un piège (en Mt 19, 3, les pharisiens le tentent en lui demandant s'il est permis à un homme de répudier sa femme pour n'importe quel motif ; en Mt 22, 23-28, les sadducéens le tentent au sujet de la résurrection ; en Mt 21, 23, les grands prêtres et les anciens du peuple lui demandent par quelle autorité il enseignait dans le Temple et qui lui avait donné cette autorité) et ceux qui lui soumettent une difficulté dont ils éprouvent le vrai besoin de sortir. Quand on dit qu'un jésuite répond généralement à une question par une question, on peut le dire surtout de Jésus. Jésus pose des questions pour permettre aux personnes de réaliser la raison pour laquelle ils posent cette question. Le plus important n'est peut-être pas tant le contenu de la question que la raison pour laquelle on pose la question. C'est ce qui apparaît par exemple en Mt 20, 20-24, lors de l'entretien de Jésus avec la mère des fils de Zébédée, qui lui demande de faire

siéger ses fils, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. A la différence des pharisiens, la mère de Jacques et de Jean pose une vraie question, qui n'est pas une mise à l'épreuve de Jésus. Un Père de l'Eglise, Grégoire de Nazianze écrit : « La mère des fils de Zébédée, poussée par son amour maternel, présente une requête, sans mesurer l'importance de sa demande ; elle est cependant excusable à cause de l'excès de son amour et à cause de l'affection que l'on doit à ses enfants » (Discours 37, 14). Pour cette raison, Jésus accepte de répondre en deux temps. Tout d'abord, il demande si les deux fils sont capables de boire à la coupe que lui-même doit boire. Comme la réponse est affirmative, Jésus dit que la coupe, ils la boiront, mais faire siéger à droite ou à gauche, ce n'est pas à lui de donner cela, c'est pour ceux auxquels cela a été donné. Ici, en tant qu'éducateur, Jésus montre beaucoup d'humilité. Il n'est pas le Père, il est l'envoyé. Il sait garder sa place. Comme un bon éducateur, il prend les gens là où ils sont et comme ils sont. Les autres apôtres ont encore à faire du chemin pour ne pas croire qu'ils sont meilleurs que les deux frères qui désirent, comme l'exprime la question de la mère, être l'un à droite, l'autre à gauche du maître.

2.2 Une excellence au service des autres

Un texte me semble essentiel pour mettre en lumière ce que l'on appelle l'excellence dans l'éducation jésuite. Il s'agit de la parabole des talents en Mt 25, 14-30. Il est important que l'éducateur aide ceux qu'il accompagne à découvrir quels sont leurs différents talents, ayant en mémoire le texte de 1 Co 12, 4-11 sur la diversité des charismes et leur unité. « A chacun la manifestation de l'Esprit est donnée en vue du bien commun » (1 Co 12, 7). Cette manifestation de l'Esprit est multiple : cela peut être un discours de sagesse, un discours de science, la foi, les dons de guérison, la puissance d'opérer des miracles, la prophétie, le discernement des esprits, les diversités de langues, le don de les interpréter. On pourrait ne pas se limiter à cette description paulinienne. Chacun de nous a reçu des dons qu'il est appelé à faire fructifier. Développer autant que possible tous ces talents. Et saint Paul de préciser « en vue du bien commun ». L'excellence ignatienne ne saurait se limiter à développer ses talents seulement pour soi.

En 1986, commentant la description de la pédagogie telle qu'elle est présentée dans *Caractéristiques de l'Education Jésuite*, le Père Kolvenbach écrit : « La poursuite du développement intellectuel de chaque élève **pour atteindre la pleine mesure des talents donnés par Dieu**, demeure à juste titre un but marquant de l'éducation jésuite. Cependant celle-ci n'a jamais simplement visé à accumuler des connaissances ou à préparer une profession, bien que tout soit nécessaire à des leaders chrétiens de demain. **La visée ultime de l'éducation**

jésuite est bien plutôt la pleine croissance de la personne qui conduit à se laisser inspirer par l'Esprit et à agir en référence à Jésus-Christ le Fils de Dieu, 'l'homme pour les autres' ».

L'important est de se laisser inspirer par l'Esprit et d'agir en référence au Christ, qui est « l'homme pour les autres » par excellence. D'où la belle formule du Père Arrupe, reprise et complétée par le Père Kolvenbach qui résume l'éducation jésuite : « former des hommes et des femmes pour et avec les autres ».

Le Pape François exprime la même idée en disant : « Sortir de soi pour mieux se retrouver ». C'est tout à fait le contraire de celui qui a reçu un talent et qui est allé l'enfouir dans la terre parce qu'il avait peur de la vie. Développer ses talents pour soi serait purement égoïste et ne saurait s'inscrire dans la lignée des chemins de bonheur dont parle Jésus. Cette ouverture du cœur à l'autre, au tout-Autre permet de recevoir davantage. Cela ouvre une dynamique porteuse de vie : Plus on donne, plus on reçoit et plus on reçoit, plus on donne. En Ac 20, 35, dans son testament pastoral adressée aux anciens de l'Eglise d'Ephèse, Paul dit : « C'est en peinant ainsi qu'il faut venir en aide aux faibles et se souvenir des paroles du Seigneur Jésus, qui a dit lui-même : Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir ».

Nous sommes appelés à nous ouvrir d'une manière concrète aux autres. Au soir de notre vie, nous serons jugés sur l'amour. « En vérité je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25, 40).

2.3 La cura personalis

Dans la parabole de la brebis perdue, Jésus parle du bon pasteur qui abandonne les 99 brebis de son troupeau pour aller à la recherche de la brebis égarée. Cette parabole illustre d'une manière extraordinaire le dessein de Dieu à l'égard de chacun des hommes. Chacun est invité à lire l'évangile comme lui étant personnellement adressé. Souvent nous vivons dans la comparaison avec l'autre. En Jn 21, 21, après le « Suis-moi » que le Ressuscité adresse à Pierre, ce dernier, en voyant Jean marcher à leur suite, soulève une question qui révèle que la comparaison fraternelle est toujours présente dans le cœur de chacun : « Seigneur, et lui ? ». Et Jésus de répondre : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? » (Jn 21, 22). En d'autres termes, toi c'est toi, et lui c'est lui !!! Cela peut nous aider à comprendre, que toute la révélation divine peut trouver son accomplissement dans la parabole de la brebis perdue. En effet, l'histoire du peuple choisi nous aide à comprendre que notre Dieu est un Dieu qui appelle ceux qu'il a choisis, les élus. La brebis perdue n'est autre que chacun de nous. Beaucoup lisent cette parabole en se plaçant dans le groupe

des 99 brebis que le bon pasteur laisse pour aller à la recherche de la centième. En fait, le bon pasteur, comme le bon éducateur vient à ma rencontre et me prend sur ses épaules, me montrant ainsi que j'ai du prix aux yeux de Dieu et que je suis le préféré de lui. L'accomplissement de la révélation en Jésus montre que chacun de nous est unique, il est le préféré de Dieu et qu'on peut tenir ensemble des préférés sans qu'ils n'en viennent à une guerre fratricide. Une question ne cesse de tarauder le cœur de celui qui ne sent pas aimé : Et lui ? N'est-il pas le préféré ?

L'important dans l'éducation jésuite, c'est de découvrir que chacun est important car unique. Chacun a du prix, car chacun a reçu des dons qu'il est appelé à faire fructifier. Avec le Christ, nous sortons de l'amour-haine qui existe entre Caïn et Abel, entre Isaac et Jacob. Ce que Joseph dit à ses frères qui imploront son pardon se réalise pleinement dans le Christ : « Le mal que vous aviez dessein de me faire, le dessein de Dieu l'a tourné en bien, afin d'accomplir ce qui se réalise aujourd'hui : sauver la vie à un peuple nombreux » (Gn 50, 20).

Mais la cura personalis ne saurait faire oublier la dimension communautaire de l'éducation jésuite. Le berger qui quitte le troupeau pour aller à la recherche de la brebis perdue, c'est aussi celui qui est le bon Pasteur qui connaît son troupeau et ses brebis. « Je suis le bon pasteur ; je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, comme le Père me connaît et que je connais le Père, et je donne ma vie pour mes brebis » (Jn 10, 14-15). On reconnaît dans les paroles de Jésus celles d'Ezéchiel : « Ainsi parle le Seigneur : 'Voici j'aurai soin moi-même de mon troupeau et je m'en occuperai. Comme un pasteur s'occupe de son troupeau quand il est au milieu de ses brebis, je m'occuperai de mes brebis » (Ez 34, 11-12) Il y a un pluriel qui tient compte des singuliers. Le bon Pasteur fait cohabiter ses brebis comme membres d'un même troupeau.

Conclusion

Il y aurait encore beaucoup à dire sur le vrai éducateur qu'est Jésus. Il sait être ferme et exigeant et en même temps, il sait remettre les autres debout en leur permettant d'aller de l'avant. *Rigueur et souplesse* pourraient définir ce qu'on appelle l'éducation jésuite. D'un côté, Jésus peut avoir des paroles dures en parlant de celui par qui arrivent les scandales en Lc 17, 1-6. « Mieux vaudrait pour lui se voir passer autour du cou une pierre à moudre et être jeté à la mer que de scandaliser un de ces petits » (Lc 17, 2). Il fait sans doute allusion à ceux qui pourraient devenir une pierre d'achoppement pour les plus vulnérables. Il y a une ligne à ne pas franchir, les petits ! Et en même temps, il invite au pardon. Pas de pardon sans justice. C'est cette dynamique, pleine de justesse,

qui habite Jésus, lorsqu'il dit à la femme adultère en Jn 8, 11 : « Moi non plus je ne te condamne pas. Va, désormais ne pèche plus ». En effet, l'éducation est fondée sur une confiance mutuelle qu'il faut chercher sans cesse à consolider malgré les crises inhérentes à notre humanité blessée par le péché. C'est la raison pour laquelle, toujours dans le passage de Lc 17, 1-6, les apôtres disent à Jésus : « Augmente en nous la foi » (Lc 17, 5). Croire réellement que ce qui semble impossible est désormais possible, parce que, celui à qui ils demandent la foi, a partagé réellement notre condition humaine abîmée par péché et qu'il a cru, envers et contre tout, qu'il était vraiment le bien-aimé du Père (Cf. la voix dans le ciel au moment du baptême de Jésus). Et cet amour de Dieu pour lui et donc pour nous, il y a cru « jusqu'au bout » (Jn 13, 1). Cette réconciliation que Jésus est venu apporter, est non seulement réconciliation avec soi, mais aussi réconciliation avec les autres et donc avec l'Autre.

Une éducation devient jésuite lorsqu'elle est un chemin réel de réconciliation. Le signe de cette réconciliation, c'est la joie qui est présente, non seulement chez ceux qui se voient remis debout, mais aussi chez l'éducateur qui réintègre la brebis perdue dans le troupeau au milieu des autres brebis qui ont chacune beaucoup de prix à ses yeux. Alors que le bon pasteur porte tout joyeux la brebis perdue sur ses épaules, il invite ses amis à se réjouir avec lui. Un bon éducateur est invité à se réjouir de voir une des personnes qui lui sont confiées se mettre de nouveau en route. Cette joie est une joie partagée comme le dit Jésus « Je vous dis cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit complète » (Jn 15, 11). Joie de l'éducateur, joie de ceux qui lui sont confiés et pourquoi pas de ses collègues appelés à devenir ses amis.

Philosophie et pédagogie en temps de crise

P. Guilhem Causse s.j.

Quels sont les défis auxquels le philosophe pédagogue jésuite se trouve confronté et de quelles ressources dispose-t-il pour y faire face ? Nous retiendrons trois défis pour aujourd'hui : la crise sociale et écologique, l'irruption d'internet dans l'éducation et la pluralité croissante des cultures des étudiants et des enseignants. Pour chacun, nous verrons comme des philosophes pédagogues ont répondu en leur temps, avant de procéder à une reprise ignatienne de ces réponses.

Aujourd'hui, parmi les nombreux défis auxquels nous sommes confrontés, trois ressortent particulièrement dans l'éducation. Le premier est la crise socio-écologique. Elle nous touche tous, même si c'est à des degrés divers. Sur le plan social et politique, la crise que traverse le Liban est sans commune mesure avec celles que peuvent connaître les pays européens. Sur le plan écologique, les famines dues aux sécheresses intenses, comme dans le sud de Madagascar, sont infiniment plus graves que ce que nous pouvons connaître. Pour autant, nous assistons à une prise de conscience aiguë de la fragilité de notre condition humaine terrestre. Un facteur y contribue : l'émigration des populations entières à cause du manque de perspective pour vivre. Le Liban le connaît plus qu'aucun autre pays, mais même des pays de faible solde migratoire vivent dans la crainte de l'arrivée de personnes trop nombreuses pour pouvoir être réellement accueillies. Et ces craintes sont manipulées avec des visées populistes, nourrissant un climat de défiance et provoquant une crise des identités.

Le deuxième défi, moins dramatique mais aussi redoutable que le premier, est la généralisation de l'usage d'internet. Internet a de nombreux avantages, et la pandémie l'a montré à l'envie. Mais il a aussi ses travers. Si entrer en philosophie, c'est retrouver une capacité d'étonnement face au réel, cette attitude doit en effet se structurer et l'unique chemin pour cela est le temps long de la lecture des grandes œuvres de l'humanité, réceptacle de notre puissance de résilience. Or, les étudiants entrent plus difficilement dans les lectures longues. Les écrans limitent la lecture à une page, les moteurs de recherche fournissent citations et bibliographies. Quelle pédagogie peut rouvrir l'accès de ces ouvrages ? Comment retrouver, par-delà l'immédiateté du Web, la force d'approfondissement et d'inventivité que donne la longue fréquentation des pensées de celles et ceux qui nous ont précédé ?

Le troisième défi est la diversité de plus en plus grande des cultures des étudiants et des enseignants. L'entrée en philosophie est la plongée dans un monde qui a d'abord parlé grec, même si ce monde, très vite, a conversé avec les mondes hébreux, latin, arabe. La philosophie naît dans le monde méditerranéen d'il y a vingt-cinq siècles. Comment aider des étudiants d'aujourd'hui et de toutes les parties du monde, à y entrer ?

Face à ces défis, des philosophes se sont tenus : Socrate, Descartes et Gadamer. Socrate est le philosophe du temps de crise. Dans *Lapologie de Socrate*, Platon relate son procès et sa condamnation. Depuis que Socrate a reçu cette révélation à Delphes : « Je sais que je ne sais rien », il ne cesse d'expliquer que le savoir n'est pas si clos qu'il l'empêche de se laisser étonner. Il s'oppose en cela aux hommes politiques qui appuient leur pouvoir sur un prétendu savoir total. Ces derniers vont alors faire en sorte de l'éliminer. Face à eux, Socrate dévoile ce qui fonde une cité juste : l'amitié des chercheurs de justice, qui permet de surmonter jusqu'à la peur de mourir. Lire ce texte permet de donner goût à la lecture des textes philosophiques, en exposant comment faire face à l'impression d'ébranlement de la réalité qui est la nôtre.

Quant à Descartes, il offre des pistes pour faire face au défi de l'accès aux textes à l'âge d'internet. Lire les *Méditations métaphysiques*, c'est en effet vivre une expérience de conversion dans l'accès à la connaissance, une conversion à l'intériorité et à la lenteur. L'élément essentiel de sa pédagogie consiste ainsi à « éviter soigneusement la précipitation »⁷ : ne pas juger trop vite, ne pas admettre sans réfléchir ce qui est dit. Descartes invite à la lenteur attentive de la réflexion, qui seule permet de se hisser à hauteur du réel, de se plonger en son cœur, ce qui ne se peut sans écrire ni lire longuement.

Gadamer enfin, est avec Paul Ricœur, l'inventeur de l'herméneutique contemporaine, la discipline philosophique qui pose la question : qu'est-ce que comprendre ? Dans *Vérité et méthode*, il montre qu'une porte privilégiée pour entrer dans la compréhension du réel est l'art. L'art nous livre au lieu qui nous met ensemble et qui fonde notre capacité de connaître : le goût. Gadamer reconnaît ici sa dette à la conception ignatienne de la formation, citant le jésuite Gracian⁸. C'est dans le goût que s'articulent le plus singulier et le plus universel, dans le plus physique, la nourriture, comme le plus spirituel, les œuvres d'art. C'est ainsi qu'entendre Fairouz, comme j'en ai eu l'occasion dernièrement avec des étudiants en visitant une exposition à Paris, c'est être reçu au plus intime du Liban et en même temps être convoqué au plus grand de l'humain, au plus

7- René Descartes, *Discours de la méthode*, Paris, Vrin, 1987, p. 18.

8- Hans-Georg Gadamer, *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Paris, Seuil, 1996, p. 51-52.

universel. Telle est la porte ouvrant sur un espace où des personnes de cultures très diverses apprennent à converser et à chercher ensemble la vérité.

Socrate, Descartes et Gadamer, nous aident à nous situer face aux trois défis identifiés plus haut : une humble quête de justice face à la crise socio-écologique, une lente attention face à l'immédiateté d'internet, l'appartenance à un monde ouvert à d'autres mondes, contre la prétention hégémonique de l'abstraction scientifique qui conduit à regarder de haut tous les mondes. Comment la dimension ignatienne colore-t-elle ces pédagogies ? Nous en retiendrons trois éléments : le tutorat, l'exercice et la disputatio.

Le tutorat, inspiré de l'accompagnement dans les Exercices spirituels, rappelle l'art maïeutique de Socrate. Il instaure un cadre de véritable amitié intellectuelle qui permet à l'étudiant d'exprimer ce qu'il comprend et de poser ses questions. La tradition ignatienne est particulièrement attentive aux conditions pour que la pensée se déploie, selon l'espace et le temps. Où étudier ? En bibliothèque entouré des autres, ou dans la solitude ? A quelle heure ? Pour quel tel type d'exercice ?

L'exercice justement : Descartes y a introduit, lui qui invite chacun à refaire attentivement le parcours de compréhension. Plus proche de nous, Simone Weil écrit : « l'attention, à son plus haut degré, est la même chose que la prière »⁹ La pensée se forme non en apprenant des résultats, mais en s'exerçant. Ayant identifié avec l'étudiant le point où il en est, l'exercice permet de faire un pas de plus. La visée n'est pas d'acquiescer un niveau, mais de progresser et d'entrer dans la patience de la formation.

La disputatio est l'un de ces exercices, et il est capable de répondre au défi de la pluralité des cultures. A la fin de son cours, l'enseignant fait une reprise brève et termine par une thèse à laquelle répondre pour ou contre. Les étudiants sont répartis en groupes pour travailler ces positions. Après ce travail, ils s'opposent en public. Un étudiant avance un argument, l'autre reformule et répond, et ainsi de suite. Lorsque le temps est écoulé, le jury délibère sur la qualité de l'argumentation, puis l'enseignant complète son cours grâce aux échanges entendus. L'enjeu est de découvrir que la compréhension de la question s'accroît considérablement dans la préparation et dans l'effectuation de cet exercice. Il est aussi de s'apercevoir qu'une telle question n'a peut-être pas de réponse théorique arrêtée, mais qu'elle peut être grandement éclairée. Il fait aussi découvrir que les arguments sont certes des idées, mais que les idées ne sont rien sans celui qui les porte de toute sa présence, par sa posture, sa capacité à écouter, à comprendre que l'enjeu est d'avancer ensemble vers davantage

9- Simone Weil, *La pesanteur et la Grâce*, Paris, Plon, 1988, p. 134.

de vérité. Enfin, il fait vivre l'expérience que la vérité advient dans une quête commune, d'autant plus féconde qu'elle est fraternelle.

La pédagogie ignatienne, notamment par l'attention au cadre dans le tutorat, l'apprentissage par exercice et la recherche personnelle et collective de la vérité par la disputatio, reprend et approfondit ce qui était au cœur des propositions des trois figures de philosophes pédagogues que nous avons convoqué : l'amitié et la maïeutique de justice chez Socrate, la lente attention sur le chemin à parcourir par soi-même dans la recherche de la vérité chez Descartes et la formation de l'homme intégral, par l'art et les textes chez Gadamer. Ce faisant, cette pédagogie a la capacité de nous aider à traverser ce moment de crise socio-écologique, au défi de la tension entre temps long de la compréhension et temps court d'internet, dans un espace où se rencontre une pluralité toujours plus grande de cultures.

Approche contextuelle : Comment comprendre les caractéristiques de l'éducation jésuite à la lumière des défis contemporains surtout au Liban et au Proche-Orient ?

Les discours des recteurs de l'USJ en temps exceptionnels

M. Fouad Maroun

Révérénd Père Recteur,

Révérénds Pères, Révérendes Sœurs,

Mesdames, Messieurs,

Je suis heureux et honoré de partager ce moment avec vous. Et c'est avec beaucoup d'humilité que je tenterai de faire ressortir les caractéristiques de la tradition ignacienne en général et de l'éducation ignacienne en particulier, à partir des discours des recteurs de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth en temps exceptionnels.

Je souhaite toutefois, avant de commencer, poser les trois limites suivantes à cet exercice. Première limite : lors de leurs mandats respectifs, les recteurs de l'USJ sont appelés à prononcer de nombreux discours et allocutions à différentes occasions; à quelques exceptions près, je me suis limité, pour les besoins de cette présentation, à l'analyse des allocutions prononcées à l'occasion de la Fête patronale de l'Université, le 19 mars de chaque année: en effet, celles-ci sont attendues par un public qui dépasse la seule communauté de l'Université car si, en des temps normaux, les Recteurs y abordent des problématiques propres à l'Université, elles deviennent, en des temps exceptionnels, l'occasion de mettre le doigt sur des problématiques à caractère national qu'elles soient d'ordre social, politique, économique et, plus récemment, sanitaire. Deuxième limite : l'objet de cette deuxième partie du programme est une approche contextuelle à la lumière des défis **contemporains** : l'analyse portera donc uniquement sur les discours des recteurs de l'USJ de 1975 à nos jours, soit les Pères Ducruet, Abou, Chamussy et Daccache. Troisième limite : En raison du temps limité de mon intervention, il me sera difficile de rendre justice à la richesse et à la profondeur académique, pédagogique et parfois philosophique des discours des recteurs, et il est fort probable que mon approche soit réductrice car elle se base sur des extraits de discours qui posent le fil conducteur de mon argumentation, et qui n'est pas nécessairement en relation directe avec la thématique des discours en question.

Avant d'entamer l'analyse de ces discours, j'aimerais partager avec vous le cadre à partir duquel j'ai procédé à cette analyse et qui permet de mieux mettre en perspective le lien qui unit les discours des différents recteurs, même quand ceux-ci ont été écrits dans des contextes et sur des sujets d'actualité différents pour s'adapter, comme l'aurait recommandé Ignace de Loyola lui-même, aux « circonstances de temps, de lieux, de personnes et d'autres facteurs semblables ».

Ainsi, en 1973, le T.R.P. Pedro Arrupe s.j. résume concrètement, en une phrase, quel doit être le projet éducatif de la Compagnie de Jésus: c'est, je cite, « de former des hommes qui ne vivent pas pour eux-mêmes [...] ; des hommes pour les autres »¹, phrase qui a été reprise et adaptée par ses successeurs pour préciser que ce projet éducatif devait aboutir à former des agents de changement, des hommes et des femmes pour les autres et avec les autres, « ayant morale, compétence, conscience et engagement passionné »² [et je cite ici le T.R.P. Kolvenbach], capables de traduire leur foi en actions en faveur de la promotion de la justice, en ligne avec la mission de la Compagnie de Jésus aujourd'hui, confirmée lors de la 32ème Congrégation générale (1975), qui est « le service de la foi, dont la promotion de la justice constitue une exigence absolue en tant qu'elle appartient à la réconciliation des hommes demandée par leur réconciliation avec Dieu ».

Par ailleurs, dans une allocution prononcée en l'an 2000 à Santa Clara University, le T.R.P. Peter-Hans Kolvenbach s.j. indiquait, je cite, que « tout institut jésuite d'enseignement supérieur est appelé à vivre dans une réalité sociale et à vivre pour cette réalité sociale, à l'éclairer de sa perspicacité universitaire et à utiliser l'influence de l'université pour la transformer »³ [fin de citation]. Il est donc nécessaire que l'université discerne, au fur et à mesure de l'évolution de son contexte, le rôle transformateur qu'elle serait appelée à exercer dans la réalité sociale concrète où elle évolue pour devenir, et je cite le T.R.P. Adolfo Nicolás s.j., « une force culturelle recommandant et promouvant la vérité, la vertu, le développement et la paix dans cette société »⁴ [fin de citation].

Au niveau plus particulier de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, cette analyse ne peut être effectuée en-dehors du cadre de la Charte de l'Université, qui est le document fondateur de la réforme de l'Université en 1975. Comme le soulignait le T.R.P. Kolvenbach s.j. cette Charte est, je cite, « le texte de base

1- Arrupe, P. (1973). « *Des hommes pour les autres* », allocution prononcée lors du Congrès international des anciens élèves des jésuites en Europe à Valence le 31 juillet 1973.

2- Kolvenbach, P.-H. (1993). « *La pédagogie de la Compagnie de Jésus* », discours prononcé devant les participants du groupe de travail international sur la « Pédagogie ignacienne : approches concrètes » à Villa Cavalletti (Italie).

Hyperlien:

<https://www.educatemagis.org/fr/documents/pedagogie-ignacienne-approches-concretes/>

dont découle toute l'organisation ainsi que l'esprit qui doit régir l'institution USJ dans son ensemble » [fin de citation]. Le R.P. Ducruet ajoute, à cet effet, que la Charte « exprime ce qu'ont voulu les fondateurs de l'Université Saint-Joseph, qui a été vécu par l'Institution depuis plus d'un siècle et qu'elle entend maintenir »⁵. Le premier chapitre de la Charte élabore, en 8 articles, les objectifs fondamentaux et les missions de l'Université ; il y est dit notamment que « par ses enseignements, [l'Université] facilite à ses étudiants l'acquisition d'une formation [...]. Cette mission fonctionnelle [...] s'intègre dans un service plus fondamental qui constitue la mission culturelle de l'Université, la mettant au service de la promotion des hommes » ; promotion humaine qui se veut totale et accueillante aux valeurs spirituelles. « [L'Université] ne saurait accepter aucune discrimination [...] sur une base confessionnelle. [...] Les membres de toutes les communautés confessionnelles, dont la pluralité est une des caractéristiques de la société libanaise, ont vocation de participer ensemble à cette promotion, ce qui suppose connaissance et estime mutuelles ». La Charte précise également que l'Université « n'accepte pas d'être au service exclusif d'une classe sociale ou d'une communauté ethnique ; c'est pourquoi elle attache une spéciale importance à la diversification du recrutement de ses enseignants et de ses étudiants. [...] Elle n'accepte pas non plus d'être asservie par une idéologie et entend sauvegarder sur son campus la liberté de l'information et du dialogue [...] ». Nous retrouvons dans ces passages les éléments de foi, de justice, de réconciliation et d'engagement prônés par le projet éducatif de la Compagnie de Jésus.

Enfin, un dernier point sur l'éducation ignacienne, qui constitue le thème de ce colloque. Pour de nombreuses personnes, et probablement pour la plupart, pédagogie et éducation ignaciennes sont les deux facettes d'une même médaille. Je me permets de proposer que la tradition jésuite, fil conducteur de toute œuvre ou action jésuite, prend la forme d'un ensemble constitué d'éléments mis en synergie selon un mode propre que les Jésuites appellent 'notre manière de procéder' (*Nuestro modo de proceder*) : la spiritualité qui découle des Exercices Spirituels est ainsi mise au service des objectifs de la Compagnie de Jésus qui visent, pour la gloire la plus grande de Dieu, à agir pour sauver les âmes et à former des hommes pour et avec les autres ; ce service se décline en deux

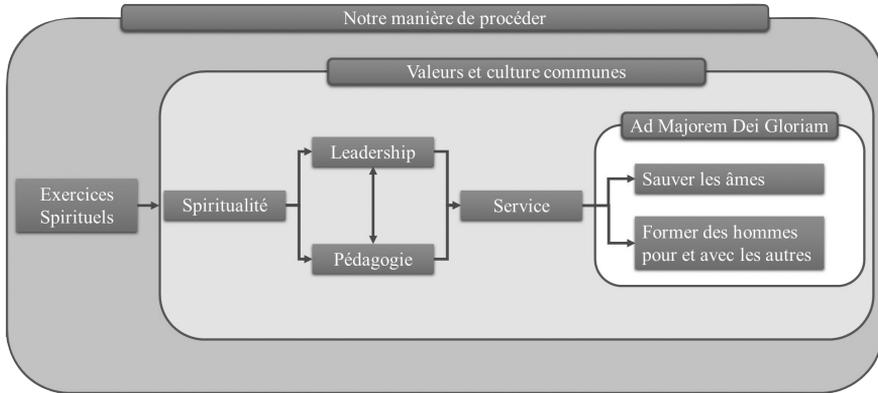
3- Kolvenbach, P.-H. (2000b). « *Le service de la foi et la promotion de la justice dans l'enseignement supérieur jésuite aux États-Unis* », allocution prononcée à Santa Clara University le 6 octobre 2000.

4- Nicolás, A. (2011). Challenges to Jesuit Higher Education Today. *Conversations on Jesuit Higher Education*, 40, article 5.

Hyperlien: <http://epublications.marquette.edu/conversations/vol40/iss1/5>

5- Ducruet, J. (1999). Les universités chrétiennes au Proche-Orient arabe de 1950 à nos jours. Actes du premier symposium du projet : Université, Église, Culture. D'un paradigme à un autre, l'Université catholique aujourd'hui. Centre de coordination et de recherche de la FIUC, Paris, 151-183.

formes complémentaires qui sont le service d'autorité (*leadership*) et le service nourri de savoir (pédagogie). L'éducation est le moyen privilégié par les Jésuites pour transmettre cette tradition.



Les temps exceptionnels de l'Université

Il ne serait pas exagéré, ou si peu, de dire que l'Université a vécu, depuis sa création, plus de temps exceptionnels que de temps moins exceptionnels. Ceci est encore plus vrai pour la période qui nous intéresse, soit de 1975 à nos jours. Vous pouvez voir dans le tableau affiché, et il n'est certainement pas exhaustif, quelques-uns de ces temps exceptionnels qui ont alimenté les discours des recteurs. Vous noterez, en parcourant ce tableau, que ces temps exceptionnels couvrent aussi bien des périodes que j'appellerai négatives [les guerres, les occupations étrangères, les différentes crises socio-politicoéconomico-sanitaires et je fais confiance à la créativité destructrice de nos gouvernants pour en rajouter de nouvelles] que d'autres qui sont positives [le passage à l'ECTS, le développement local, régional et international de l'Université ainsi que sa certification puis son accréditation]

Vous comprendrez que, par manque de temps, tous ces moments ne pourront pas être couverts durant cette présentation.

Année	Quelques temps exceptionnels de l'Université
1975 - 1990	Guerre(s) du Liban
1977	Inauguration des campus régionaux
1990 - 2000	Reconstruction du Liban sous les occupations israéliennes et syriennes
2000	Retrait de l'armée israélienne du Liban
2003	Mouvements estudiantins contre l'occupation syrienne
2003	Adoption de l'ECTS
2004	Retrait de l'armée syrienne du Liban
2006	Agression israélienne
2000-2018	Développement, certification et accréditation de l'Université
2013	125 ans de la FM, 100 ans de la FI et de la DFSP
2015	140 ans de l'USJ
2019	2019
2020	Pandémie de la COVID-19
2020	Explosion du 4 août
2020	Centenaire du Grand Liban

Les allocutions des Recteurs

La période des guerres du Liban, de 1975 à 1990, a été pour l'Université et ses institutions une période d'errance : « suspensions périodiques de cours, reports de sessions d'examens, délocalisations des cours et installations de fortune, prolongement des années universitaires, annulations de missions d'enseignants, départs à l'étranger d'enseignants et d'étudiants,... », comme le relève Carla Eddé dans le Portrait de l'USJ, avec toujours en vue le respect de la résolution suivante prise, en 1976, par le Conseil de l'Université⁶ sous l'impulsion du R.P. Ducruet: « Dans la mesure du possible et au-delà de la mesure du possible, dans les limites du bon sens et au-delà de la limite du bon sens, l'Université doit assumer la réouverture de la totalité de ses Facultés et de ses enseignements... ».

Ainsi, en dépit de ces difficultés, l'Université continue son développement. À contre-courant de la logique de cloisonnement et de ségrégation confessionnelle qu'impose la guerre, et sous l'égide du R.P. Ducruet, elle poursuit sa contribution au maintien du vivre-ensemble et créé, en 1976, les premiers campus régionaux du Liban, au Sud, au Nord et à Zahlé dans la plaine de la Békaa. À l'occasion

de l'inauguration du campus du Liban-Nord, le R.P. Ducruet rappelle la concurrence entre pasteurs protestants et prêtres jésuites pour la création d'écoles dans la montagne libanaise : « Lorsque le pasteur inaugurait une école, il disait : *je crée ici deux écoles, car certainement les jésuites se croiront obligés de venir en créer une autre !* ». Il ajoute : « Je serais heureux [...] si je pouvais, en créant ce Centre, en créer deux ou trois. L'Université Saint-Joseph n'a, en effet, ni le désir, ni les moyens de mobiliser l'enseignement supérieur à Tripoli ; elle souhaite, au contraire, que de nombreuses universités viennent soutenir nos efforts afin que le Liban-Nord prenne toute sa place dans la vie culturelle, économique et politique du Liban [...] »⁷. Ce souhait du R.P. Ducruet a depuis été exaucé mais pas dans la perspective qu'il préconisait : en effet, le Conseil des ministres autorise progressivement, au début des années 2000, la création de nombreux instituts universitaires et universités privés, la plupart à but lucratif ; cette politique controversée transforme le paysage de l'enseignement supérieur du jour au lendemain et l'on passe soudain d'un peu plus d'une dizaine d'établissements à près d'une cinquantaine sur l'ensemble du territoire libanais. Elle fait réagir le R.P. Abou, alors recteur, qui s'inquiète, dans son allocution de 2003, du recul du niveau académique et qui appelle à la résistance académique face « à l'effondrement de l'enseignement supérieur engendré par la prolifération cancéreuse des établissements universitaires ou prétendus tels ». Cet appel visionnaire n'y fait rien et, 15 ans plus tard, le R.P. Daccache dénonce, dans son allocution de 2018, un système universitaire parasitaire « qui se développe dans une perspective commerciale et confessionnelle, en l'absence de législation exigeant une assurance qualité et surtout un comportement moral de ces institutions » ; il revient à la charge, en 2019, pour mettre en garde contre la « descente aux enfers du système universitaire libanais actuel » avec notamment pour conséquences (1) une concurrence féroce où presque tous les coups sont permis (2) un nivellement par le bas ; c'est l'occasion pour le R.P. Daccache de mettre le doigt (1) sur l'absence de vision et de stratégie pour l'enseignement supérieur de la part des autorités, (2) sur l'absence d'une législation qui formulerait des conditions précises d'admission des candidats et imposerait la pratique de l'Assurance qualité et (3), plus généralement, sur les phénomènes endémiques de corruption et de clientélisme qui minent toute tentative de sauvetage de l'enseignement supérieur en particulier et du pays en général. Mais c'est surtout l'occasion de préciser que, face à cette crise existentielle, l'Université Saint-Joseph doit, je cite, « opposer une recherche accrue de l'excellence, ce qui constitue une constante de l'Université. [...] En témoignent

6- Extrait du compte-rendu de la réunion du Conseil de l'Université Saint-Joseph en date du 9 janvier 1976.

7- Ducruet, J. (1995). *L'Université et la Cité*. Publications de l'Université Saint-Joseph, Beyrouth.

le souci constant de la pédagogie universitaire à l'adresse des enseignants, le développement des moyens consacrés à la recherche, et l'institutionnalisation de l'Assurance-qualité [...]. Ce processus ne peut être dissocié du défi relevé par l'Université d'offrir à ses étudiants la formation aux règles pratiques de la citoyenneté, c'est-à-dire de considérer les droits et les devoirs comme un bien universel et d'opter résolument pour une culture du débat démocratique et pour un vivre-ensemble adulte » [fin de citation].

Cette question de l'engagement pour la citoyenneté, et en l'occurrence la citoyenneté libanaise, a depuis toujours occupé les esprits des recteurs de l'Université qui n'ont pas hésité à déclarer leurs convictions à cet effet. Le R.P. Daccache, dans son allocution de 2017 intitulée *L'Université Saint-Joseph de Beyrouth et son engagement pour la citoyenneté*, souligne que la question de la citoyenneté, dans sa dimension philosophique, juridique et socio-politique, propre au Liban, sinon comme problème libanais, sera largement reprise, discours après discours, par le recteur Jean Ducruet et le recteur Sélim Abou tout au long de leurs mandats. Il suffit de citer les titres de quelques discours du R.P. Ducruet, « Reconstituer la société libanaise », « Restaurer l'État au Liban » ou « La formation des hommes en société » pour comprendre son angoisse de voir le danger que représente le manque d'esprit de citoyenneté commune pour un pays comme le Liban menacé par tant d'intérêts politiques particuliers et par une absence du sens de l'État. L'apport de Jean Ducruet, qui fut un Libanais par adoption et par conviction, est fondamental par sa réflexion sur la nécessité de reconstituer les différents types de liens sociaux : en renforçant 1) les liens familiaux, 2) les liens entre les membres des communautés de travail qui sont supra-confessionnelles, 3) les liens au niveau de la ville, 4) les liens sociaux entre les membres des différentes communautés confessionnelles 5) les liens sociaux au niveau de la nation ; ces liens sont à proprement parler ceux de la citoyenneté, des liens davantage réfléchis, rationnels, volontaires et même contractuels ». Pour sa part, le R.P. Abou développe l'idée d'une « citoyenneté différenciée » qui repose sur trois principes : l'égalité des citoyens, la liberté des individus, et la reconnaissance institutionnelle de leurs appartenances communautaires et culturelles, ce qui constitue la particularité de la citoyenneté libanaise. Le danger c'est l'enfermement sur les allégeances confessionnelles qui mettrait en cause la liberté inaliénable des individus et qui laisserait le champ libre à une récupération des intérêts communautaires par les représentants politiques des communautés. La réconciliation à opérer entre nos différentes appartenances communautaires et le vivre-ensemble à (re) fonder avec l'autre, sont pour le R.P. Abou une condition indispensable au recouvrement de notre liberté ».

Le R.P. Daccache poursuit en soulignant que le souci de la formation à la citoyenneté a toujours été un axe permanent et un défi majeur de notre mission d'être université: « (1) dans une perspective juridique, c'est l'éducation à l'esprit et au comportement civiques, au respect absolu et à l'égalité des devoirs et des droits, à une juste liberté d'expression ; (2) dans une perspective sociale, c'est l'éducation au

sentiment national et à l'appartenance à la citoyenneté libanaise fondée sur l'appel au vivre-ensemble, sur le respect des différentes traditions spirituelles libanaises, et sur le pluralisme culturel ; (3) dans une perspective politique, c'est l'éducation à l'exercice démocratique, à la conscience du bien commun, et conjointement, à la liberté des communautés constitutives du Liban associée à la liberté de l'individu ». Il ajoute que « si nous donnons un rôle décisif à l'Université pour être un creuset de citoyenneté, cela provient du fait que notre Université, comme toute université accueillant une diversité sociale et culturelle, est une simulation du monde réel pour l'étudiant, où il découvre sa liberté, fait ses propres choix, assume ses responsabilités, rencontre des professionnels, s'engage dans des stages, et vit une gouvernance universitaire avant de se lancer dans le monde réel ».

Je vous propose de bien écouter l'extrait suivant et d'essayer de savoir quel recteur en est l'auteur : « Un sentiment dangereux s'est répandu ces derniers mois : le fatalisme, la résignation, pour ne pas dire la démission, en face d'une situation sur laquelle nul n'aurait prise. Lorsqu'un peuple ne se croit plus maître de son destin, qu'il estime n'être plus libre ni responsable de son avenir, il est mûr pour la servitude. Il lui faut alors réapprendre la liberté, retrouver la conviction que l'avenir dépend de lui et qu'il en est responsable. [...] Partout et toujours, la liberté pour un homme, c'est de se prendre en charge et d'aller jusqu'au bout de lui-même, d'aller beaucoup plus loin car l'homme a la capacité d'aimer. [...] L'Université a mission de former à la liberté les hommes [et les femmes] de demain ». *Quelle belle expression du magis cher à la tradition ignacienne !* Cet extrait reflète parfaitement la situation des Libanais aujourd'hui dans l'interminable et infernale descente aux enfers qu'ils subissent quotidiennement et aurait pu être prononcé par le R.P. Daccache. Il aurait pu aussi bien figurer dans l'une des allocutions du R.P. Abou regroupées dans un ouvrage intitulé Les libertés. C'est pourtant le R.P. Ducruet qui en est l'auteur dans son allocution de 1985 ; la foi de l'auteur dans l'aptitude des Libanais à se réapproprier leur destin et de l'Université à former les jeunes à cet effet ne s'est pas démentie puisque, près d'une vingtaine d'années plus tard, galvanisés par les discours du R.P. Abou, les étudiants du Liban en général et de l'USJ en particulier ont été les acteurs essentiels de la dynamique qui a mené au retrait des forces syriennes du Liban.

Avant d'en arriver là, le R.P. Abou avait progressivement bâti son argumentation au fil de ses allocutions annuelles : en écho au R.P. Ducruet, il estime, dans son allocution de 1996, que « la tâche de l'université est de révéler à l'étudiant les dimensions de sa liberté, l'étendue de sa responsabilité, les champs d'application de sa volonté [...] » alors qu'il doit faire face à la « complexité de la culture libanaise et de la difficile identité nationale qu'elle génère ». Dans son allocution de 1997, il entreprend « la critique des idéologies, explicites ou diffuses, qui cherche à entraver la mise en œuvre [des principes régulateurs censés régir l'action de l'Université dans la Cité] ou à en neutraliser les effets ; dans cet extrait marquant il dénonce la manipulation sémantique qui cherche à justifier « les rapports de subordination qui lient le pouvoir local au pouvoir régional » : « C'était ici le cas, durant la guerre, lorsqu'on continuait à appeler *force de dissuasion* ce qui était devenu *une force d'occupation*. [...] C'est aussi le cas lorsque des accords contraignants sont officiellement appelés *accords de coopération et de fraternité* ». Le R.P. Abou continue de préparer le terrain dans son allocution de 1998, et souligne qu'il « revient à l'Université d'assurer à ses étudiants, à travers cette forme privilégiée du langage démocratique qu'est la discussion ou le débat, une formation politique qui leur permette de s'identifier à leur pays, c'est-à-dire de prendre conscience de la réalité complexe de leur société et des principes susceptibles de la réguler de telle manière qu'elle offre à tous les citoyens les conditions d'une vie libre et harmonieuse ». Dans la même lignée du discours de 1985 du R.P. Ducruet, le R.P. Abou affirme que les dirigeants se trompent s'ils pensent réduire le peuple à la résignation et au silence en multipliant les mesures vexatoires ; « le peuple est patient », dit-il, « il accorde longtemps à ses dirigeants le bénéfice du doute ou des circonstances atténuantes, mais il ne peut se résoudre à perdre ses droits fondamentaux. Le peuple est fait d'hommes qui veulent être des hommes, c'est-à-dire des êtres raisonnables et libres. [...] C'est ce principe qui a poussé les étudiants à braver les interdits et les menaces pour réclamer, dans une belle unanimité, leur droit sacré à la liberté. Dépassant les allégeances communautaires et partisans, ils se sont unis, dans une solidarité que beaucoup de leurs aînés ne croyaient plus possible, pour restituer le droit de manifester, garanti par la Constitution mais jusqu'ici confisqué par l'État au nom du slogan de la sécurité nationale, qui a toujours servi de justificatif à la répression dans les régimes autoritaires ». Comme le R.P. Ducruet avant lui, et avec des mots qui restent d'actualité aujourd'hui, le R.P. Abou réaffirme, en 2000, que « aux pires moments de la guerre du Liban, l'Université Saint-Joseph n'a jamais perdu l'espoir. [...] L'avenir est incertain, mais l'espoir est plus fort que le doute. L'Université est persuadée qu'en formant des hommes et des femmes hautement qualifiés, conscients des problèmes dans lesquels se débat leur pays, décidés à sacrifier

le mieux-être qu'ils trouveraient sous d'autres cieux pour se consacrer ici-même à la reconstitution du tissu social, à la réhabilitation de l'État et à la consolidation de la nation, elle demeure fidèle à la mission qu'elle s'est assignée il y a 125 ans ». Le R.P. Abou revient à la charge contre l'occupation syrienne dans son allocution de 2001 et appelle la communauté universitaire à dénoncer les discours « qui visent à justifier la mainmise de la Syrie sur le Liban, que la majorité écrasante de la population ne supporte plus. [...] Ce n'est pas tant la présence physique de cette armée qui blesse la dignité des Libanais, c'est le symbole de domination qu'elle représente et la domination effective que ses services de renseignements exercent sur tous les secteurs de la vie publique [alors qu'il] ne manque pas de thuriféraires libanais pour en louer les prétendus bienfaits dans des discours qui reflètent une vraie culture de servilité ». Dans un nouveau message d'espoir, il affirme que « les jeunes peuvent être rassurés : le processus de la libération est irréversible. [...] Le moment viendra où la Syrie comprendra, [...] qu'il est de son intérêt de se retirer complètement du Liban ». Et l'avenir lui a donné raison... Dans son allocution de 2002, le R.P. Abou expose les conditions requises « pour que les mouvements qui constituent l'opposition se transforment en une véritable Résistance nationale contre l'occupation syrienne : la première est d'élargir leurs bases en les rendant multiconfessionnelles [...] ; la deuxième est d'établir entre eux une coordination plus étroite en concevant ensemble un plan d'action systématique et continu ; la troisième est de faire entendre une voix unifiée » **Puissent les composantes de l'actuelle révolution entendre ses sages conseils tellement d'actualité aujourd'hui...** Dans son dernier discours en tant que Recteur, en 2003, le R.P. Abou rappelle les trois types de menaces contre lesquelles l'Université doit faire front : résister à l'effondrement de l'enseignement supérieur [nous en avons parlé plus haut] ; résister à la médiocrité culturelle ; résister à un régime politique qui ignore systématiquement les aspirations du peuple et s'acharne à en réprimer l'expression. Il termine en énonçant les recommandations suivantes : « *Ne permettons pas que décline en nous le sens de la liberté.* [...] Le pire ennemi réside en nous, c'est la tentation de la résignation. Dans notre situation, s'il est une attitude qu'il faut combattre, c'est la résignation. *Ne permettons pas que s'affadisse en nous le goût de la liberté.* Il importe que l'opposition se consolide, s'élargisse et ne perde pas de vue son objectif central : la revendication de l'indépendance et de la souveraineté du Liban. Il importe que la majorité silencieuse qui partage le même idéal ose défier les interdits et prendre la parole. *Ne permettons pas que vacille en nous la flamme de la liberté* ». À l'instar de l'extrait de l'allocution de 1985 du R.P. Ducruet, cet extrait peut aussi bien s'adresser aux Libanais d'aujourd'hui qui sont de plus en plus nombreux à se laisser tenter par la résignation ; dans la même lignée, le R.P. Daccache consacre son plus récent discours à la nécessaire résilience.

Comme je l'ai noté dans mon introduction, cette approche limitative des allocutions du R.P. Abou ne doit pas faire oublier qu'il était en même temps, dans ses discours, [et je cite ici le R.P. Daccache] « un pédagogue et un penseur qui a pris à sa charge, au sortir d'une guerre de type identitaire, d'aider les Libanais à répondre à la question fondamentale qui se pose à eux : comment vivre ensemble égaux dans leurs droits et leurs devoirs, et différents dans leurs appartenances communautaires ? »

Je termine par un dernier point relatif à la composante identitaire jésuite dans les discours des Recteurs. Le T.R.P. Kolvenbach, dans son discours à l'occasion des 125 ans de l'Université Saint-Joseph, souligne que « l'Université, aujourd'hui autonome par rapport à la Compagnie de Jésus en tant qu'institution, mais non en matière d'inspiration ignacienne, a su rester parfaitement fidèle » à « cette tradition, à la fois humaniste et authentiquement chrétienne, inhérente à la spiritualité de la Compagnie de Jésus, à cet esprit d'ouverture inconditionnel aux hommes et aux femmes de toute origine et de toute communauté au nom de leur commune humanité, à cet idéal de service et d'amour de l'autre en tant qu'autre, quelles que soient ses appartenances sociales et culturelles »

Cette fidélité à la tradition jésuite, si elle est bien réelle, n'a pas toujours été déclinée de manière explicite par les Recteurs qui se sont succédé à la tête de l'Université depuis la réforme de 1975. Les R.P. Ducruet et Abou ne l'ont jamais abordée explicitement bien que tous leurs discours en soient imprégnés. C'est sous le mandat du R.P. Abou que l'Université s'attelle à la mise en œuvre de la réforme institutionnelle et des multiples réformes académiques. Dans ce nouveau contexte dynamique, qui pousse petit à petit l'Université à afficher sa ou ses spécificités, le R.P. Chamussy oriente ses discours annuels vers des thèmes spécifiques à l'Université pour parler notamment des enseignants, des étudiants, de la communauté universitaire, de la formation à la recherche, de la gouvernance ou de l'avenir de l'Université ; il introduit progressivement dans ses discours des allusions à la tradition jésuite et termine avec un dernier discours intitulé, sans ambiguïté, *'Une Université jésuite au Liban : exigences et spécificité'* dans lequel on retrouve tous les éléments ignaciens qui ont émaillé ces discours précédents. Le R.P. Chamussy explique cette orientation par le fait qu'il « fut un temps où les universités sur le sol libanais étaient rares et point n'était besoin de s'acharner à définir son identité et sa mission. L'Université des Pères jésuites était ce qu'elle était et vivait sa mission sans problèmes. Ce n'est que lorsque l'Université Saint-Joseph devint [...] une université privée libanaise et qu'autour d'elle de multiples établissements d'enseignement supérieur en vinrent à être reconnus, qu'il fallut préciser tant la mission que la vision de notre Université ». Pour cela, il propose, dans son dernier discours de 2012, quatre dimensions « qui devraient marquer notre Université et la décrire

dans sa spécificité. Une telle Université pour nous devrait en effet être tout à la fois un lieu d'ouverture à toutes les classes sociales, à toutes les différences, un lieu de remise en cause radicale et de discernement, un lieu d'où l'on part pour s'impliquer davantage dans la société, le lieu enfin de l'innovation et de la création ». Dans le développement de ces quatre dimensions, le R.P. Chamussy élabore les thématiques bien ignaciennes de l'accompagnement (*la cura personalis*), de l'ouverture, du vivre-ensemble, de l'évaluation, du discernement, de l'ingéniosité, de la liberté d'appréciation et de remise en cause, et du *magis*.

Le R.P. Daccache apporte deux nouveautés aux discours annuels prononcés à l'occasion de la fête patronale. Il débute ainsi ces discours par une première partie historique dans laquelle il effectue un retour sur le passé de l'Université pour mieux comprendre le présent et rend hommage à l'action des fondateurs jésuites et des enseignants laïcs qui les ont accompagnés. Il y fait, par ailleurs, systématiquement référence à la tradition jésuite et à ses caractéristiques les plus marquantes. Son premier discours en tant que recteur correspondait à la célébration des 130 ans de la Faculté de médecine et au centenaire des Faculté de droit et d'ingénierie ; il y souligne qu'à cette occasion, « en tant qu'institution universitaire portant le label jésuite, nous sommes invités à l'exercice d'un devoir de relecture, outil qui fait partie de la spiritualité et de la pédagogie d'Ignace de Loyola » et ce, pour mieux s'interroger sur le présent et plus particulièrement à « questionner la Compagnie de Jésus et sa tradition, ainsi que les Jésuites qui y sont actifs, sur ce que peut apporter encore leur pédagogie et leur spiritualité à l'Université, son hôpital, ses étudiants, ses hommes et ses femmes engagés [...] au service de sa mission ».

L'année suivante, le R.P. Daccache affirme l'identité jésuite de l'Université et son attachement à la tradition jésuite : « Ne sommes-nous pas une Université jésuite qui s'abreuve de la source commune de la tradition jésuite faite de désir des valeurs d'excellence académique et morale dans le sens du progrès, du magis, faite aussi de recherche pour améliorer la qualité de la vie de même que du souci de dialogue incessant entre la culture et la foi en Dieu, souci du profond respect du créé, de l'ouverture aux autres, et du partage des dons reçus ? ».

Avec cette dernière phrase sur le partage, je termine le mien en vous remerciant pour votre attention et votre patience.

Allocutions de Pr Jean Ducruet s.j.

- 1985 Un appel à l'exercice de la liberté
- 1986 La maîtrise d'une formation universitaire
- 1987 La promotion des langues
- 1988 La formation scientifique
- 1991 L'activité sociale à l'Université
- 1993 Reconstituer la société libanaise
- 1994 Restaurer l'État du Liban
- 1995 La formation des hommes en société

Allocutions de Pr Sélim Abou s.j.

- 1996 Les paradoxes de l'Université
- 1997 Les défis de l'Université
- 1998 Les tâches de l'Université
- 1999 Les apports de l'Université
- 2000 L'USJ 125 ans après: les défis et l'espoir
- 2001 Les veilles de l'Université
- 2002 Les colères de l'Université
- 2003 Les résistances de l'Université

Allocutions de Pr René Chamussy s.j.

- 2004 Les enseignants-chercheurs, acteurs du monde universitaire
- 2005 Les sept piliers de l'excellence
- 2006 Les Étudiants
- 2007 Communauté universitaire et société
- 2008 L'Université et la formation
- 2009 L'Université et son avenir
- 2010 Université, gouvernance et démocratie
- 2011 L'Université à l'heure de la mondialisation
- 2012 Une Université jésuite au Liban exigences et spécificité

Allocutions de Pr Salim Daccache s.j.

- 2013 L'Université Saint-Joseph et ses trois Centenaires
- 2014 L'Université Saint-Joseph et ses étudiants
- 2015 140 ans après sa fondation (1875-2015) : L'Université Saint-Joseph et ses défis
- 2016 L'Université Saint-Joseph et ses Anciens étudiants
- 2017 L'Université Saint-Joseph et son engagement pour la citoyenneté
- 2018 L'Université Saint-Joseph de Beyrouth et sa Vision 2025
- 2019 L'Université et ses fonctions en temps de crise
- 2020 L'Université Saint-Joseph de Beyrouth et le Grand Liban: Quel avenir?
- 2021 Pour faire vivre le Liban de demain : la résilience de l'Université

P. Nader MICHEL, s.j.

J'ai divisé mon exposé en deux volets, dans le premier je note quelques défis contemporains, et dans le deuxième je signale quelques caractéristiques de l'éducation jésuite à la lumière de ces défis.

I- Les défis dans l'éducation

J'ai noté 4 défis : les deux premiers portent sur la situation en Égypte, le pays que je connais le mieux: il s'agit du défi de la politique de l'éducation et du défi de la situation socio-économique du pays. Les aspects de ces deux premiers défis sont également observables dans d'autres contextes au Proche-Orient. Les deux derniers défis sont communs au monde qui nous entoure, et concernent la culture «digitale» apporté par l'internet et les conséquences de la pandémie du covid-19.

Certes, les défis contemporains sont plus nombreux et divers, mais j'ai opté pour ceux qui me sont venus tout de suite à l'esprit à cause de mon expérience au collège de la Sainte-Famille au Caire comme aumônier des étudiants et recteur du collège.

1- L'uniformité étatique

L'État impose une uniformité dans les programmes, dans les méthodes d'enseignement et les moyens d'évaluation concernant autant les élèves que les enseignants. Tout est réglementé, codifié, surveillé dans les moindres détails. Dans un tel model standardisé il y a peu d'espace laissé à la responsabilité des enseignants et à leur créativité, et inculque chez les élèves l'habitude de reproduire les schémas enseignés, ou de se coller aux modèles des questions-réponses. Cela est en train de changer un peu, mais non sans beaucoup de résistances de la part des enseignants, des élèves et leurs parents. En effet, le changement possible est imposé par le ministre et qui manque crucialement de dialogue et de concertation. Parents, éducateurs et élèves ne sont pas considérés comme des partenaires dans la dynamique de l'éducation, mais comme ceux qui doivent acquiescer et se conformer à ce qui est décidé par l'autorité politique.

Derrière tout système éducatif, il y une vision de la société à construire et du citoyen à former. Depuis le mouvement des Officiers Libres en 1952, l'État poursuit énergiquement son projet de transformation sociale et de régulation

mentale du peuple. L'éducation a été un de ses moyens privilégiés pour promouvoir et enraciner son idéologie. Cela se manifeste surtout dans les programmes d'histoire qui ignorent des périodes de l'histoire du pays, qu'elle soit ancienne comme la période copte, ou récente comme l'étude des courants politiques qui ont animé la première moitié du 20^e siècle. Et puis, d'autres périodes sont présentées d'une manière idyllique sans aucune approche critique. Dans l'enseignement de la langue arabe, les romans et les textes de lecture choisis n'ont pas de rapport avec l'actualité ou la réalité de la vie, mais projettent sur l'histoire une lecture franchement idéologique.

2- Une culture de la consommation

Depuis les années 70 du siècle dernier, avec la politique souvent sauvage, de la libération économique, une nouvelle bourgeoisie rapidement enrichie s'est formée, et des écoles dites d'investissement, pour les distinguer des écoles de l'État et celles de langues implantées il y a près d'un siècle par des congrégations religieuses, ont ouvert leurs portes et offrent des cursus internationaux. Dans ce modèle socio-économique, l'éducation est un produit qui se procure par l'argent et qui est destiné à satisfaire l'image et les attentes de celui qui paye. Les parents recherchent probablement ce qui semble être plus facile, rapide, accessible, et qui n'exige pas beaucoup d'efforts de la part de leurs enfants. Il faut réussir sans trop se fatiguer, s'enrichir sans beaucoup travailler. Il n'est pas étonnant que soient apparues de grandes disparités et des clivages dans le peuple entre une minorité de ceux qui peuvent acheter une éducation à leur mesure, et la majorité de ceux qui subissent ce qu'on leur offre.

3-la culture «digitale» a ouvert devant l'éducation des espaces et des opportunités inédites. Mais par ailleurs, elle a cultivé l'attraction vers le rapide, l'éblouissant, le séduisant. L'efficacité qu'offre la culture «digitale» a secoué la notion du temps au profit de la recherche immédiate du résultat et de ce qui satisfait les intérêts de l'individu, au détriment du bien de la collectivité. Les frontières entre pays et cultures sont tombées, l'information de toute sorte est à portée de main, au prix d'une homogénéisation qui ne prend pas en compte la particularité d'un contexte et la singularité d'une personne. Face à ce déferlement de mots et d'images, l'apprentissage du discernement et l'éveil à un esprit critique deviennent une nécessité dans toute formation pédagogique. Il faut aussi noter que cette culture «digitale» n'est pas accessible d'une manière égale à tous.

4- Depuis un an et demi, nous subissons avec l'humanité entière les conséquences de **la pandémie du Covid-19** sur l'éducation : arrêt des classes, enseignement à distance, perte de l'esprit de groupe et de camaraderie, et formation minimale

parfois. Pour beaucoup, cela a été l'occasion d'explorer toutes les opportunités qu'offraient les moyens de communication sociales et de s'y exercer, aussi pour beaucoup d'éducateurs, ils ont dû travailler en commun et inventer des manières de suivi et d'évaluation des élèves. Toutefois, avouons-le, les dimensions de la rencontre personnelle, de l'attention à chacun et de l'animation en commun ont été moins assurées.

II- Les caractéristiques de l'éducation jésuite

Face aux défis que nous venons de voir, que peut offrir l'éducation jésuite aux jeunes ? Dans cet exposé, je pointe les axes majeurs de l'éducation jésuite, quitte à en donner des exemples concrets dans mon deuxième exposé. Je vais présenter 4 points.

1- L'élève n'est jamais un client mais une personne à accueillir, écouter, comprendre et respecter. Les éducateurs sont à ses côtés pour l'aider à grandir, et à promouvoir sa capacité de prendre des décisions libres et responsables. Cela implique un apprentissage de l'écoute de ce qu'il est, mais aussi des autres et du monde. C'est ainsi qu'émerge sa responsabilité à l'égard de soi et des autres. Autrement dit, c'est l'émulation de la citoyenneté libre, autonome et responsable qui est visée. En tout cela, la relecture de la vie est le moyen privilégié de l'éducation jésuite et un fondement de la spiritualité ignatienne. Elle permet à l'élève de revenir à lui-même, de comprendre ce qu'il vit et observe, d'en saisir le sens et d'orienter sa vie d'une manière positive. Dans le langage jésuite, cette attention à l'élève s'appelle «*la cura personalis*».

2- La singularité de chaque élève, ses capacités et ses aptitudes sont à respecter. Ce qui est le mieux pour lui ne le précède pas, ni n'est défini a priori, et nécessite une écoute de ce qu'il est capable d'achever et de réussir. Il faut faire preuve de confiance et d'espérance en l'élève pour lui permettre de grandir et de se développer. L'important est d'accueillir le temps comme une histoire qui se trame, une histoire à construire et à raconter, une aventure à entreprendre et à inventer. L'éducation jésuite passe par l'exercice régulier et assidu, et croit en une progression qui prend les moyens adéquats, sans vouloir être rapide ou éblouissante, mais toujours réelle et vraie. Cette éducation appelle chacun à produire l'effort dont il est capable. Elle répugne les excès et les surenchères aussi bien que la paresse, l'avarice et la médiocrité. C'est en ce sens que *Le Magis* ignatien peut être compris.

3- L'éducation jésuite fait porter l'attention à la vie et aux autres, elle demande de rencontrer ceux qui sont différents en religion, en condition sociale ou économique, elle ouvre des espaces à l'observation personnelle du monde et

à sa compréhension, elle éveille la responsabilité envers les gens, la société, le pays, le monde, et en particulier envers ceux qui sont les moins favorisés. Elle propose de connaître sa propre histoire et inculque une culture de l'ouverture et de la rencontre. Elle accueille l'identité personnelle comme une dynamique en genèse grâce à l'écoute des autres. Elle confirme le sens du *bien commun* et invite à rechercher et à construire avec les autres.

4- Cette éducation vise aussi à consolider les liens sociaux entre l'équipe des éducateurs dans leur formation de l'élève, afin qu'ils soient attentifs à leur mission commune de *formation globale*, intellectuelle, affective, physique et sociale. On veille en outre à la qualité des relations entre élèves pour les former au travail en commun, l'entraide, la réussite ensemble. Tout cela implique une préparation sérieuse des éducateurs et une formation continue, un travail de concertation et de réflexion en commun, un apprentissage de la relecture et de l'exercice de l'évaluation, et surtout une attention particulière à chacun et à la dynamique qui anime l'équipe des professeurs.

Dans tout cela, l'éducation jésuite cherche à maintenir l'équilibre dans la formation rigoureuse qui intègre les acquis modernes de la pédagogie et la technologie sans pour autant verser dans la recherche du luxe et du clientélisme des établissements à but lucratif.

Samedi 27 novembre 2021

Approche contextuelle et pratique

Réflexion analytique à la lumière des caractéristiques de l'éducation jésuite : l'USJ en actions/ Relations islamo-chrétiennes

Relations islamo-chrétiennes

P. Marek Cieslik, s.j.

15 minutes pour parler des relations islamo-chrétiennes dans la perspective de « l'éducation ignacienne en temps de crises et de défis », en menant une réflexion analytique à la lumière des caractéristiques de l'éducation jésuite – c'en est trop, n'est-ce pas ? ! Mais je vais essayer de m'y atteler en suivant à la lettre le conseil de l'un des livres sapientiaux de l'Ancien Testament ; le conseil de Ben Sira le Sage qui recommande en lançant : « Résumes ton discours. Dis beaucoup en peu de mots » (Si 32, 8)

Logé à son enseigne, je voudrais entamer une réflexion sur les relations islamo-chrétiennes tout d'abord à l'aide de la mission de l'Institut d'études islamo-chrétiennes de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth ; puis évoquer quelques difficultés qui interfèrent dans ces relations ; enfin présenter trois ou quatre propositions qui naissent des conditions et des exigences relatives à elles.

I. Puisque les relations islamo-chrétiennes, comme les autres, se déclinent en diverses modèles et en réponses différentes selon les situations nationales ou locales respectives, il est utile de décrire, ne serait-ce que très brièvement, la mission de l'IEIC en rappelant son origine. Sans prétendre – bien entendu – retracer ici l'histoire de cet Institut, la première chose à évoquer est le contexte national dramatique dans lequel il a connu le jour ; le contexte marqué par le déchainement de la violence et, lié à lui, par d'énormes souffrances. En effet, l'Institut fut fondé en 1977, au milieu des vicissitudes de la guerre civile.

Ses trois fondateurs musulmans : le professeur Hicham Nashabe, le professeur Yusuf Ibish et le professeur Zakaria Nsouli ; ainsi que les trois chrétiens : le P. Augustin Dupré La Tour, le P. André Scrima et le P. John Donohue, ont su, d'une part, penser à un espace où pourrait survivre une réalité libanaise très complexe, partagée entre de multiples appartenances religieuses, culturelles et géopolitiques et, d'autre part – *alors que presque tout semblait s'y opposer* – fonder un tel espace d'une manière pratique et réelle.

C'est avec l'espoir de renverser le sombre dessein d'apprentis sorciers, qu'ils se sont mis, *modestement et humblement*, à réédifier par leurs enseignements, leurs recherches et leurs actions **le Liban multicommunautaire** où tous les Libanais, égaux et différents, pourraient vivre et travailler ensemble ; où les différences culturelles et religieuses constitueraient un puissant facteur d'enrichissement et non pas d'appauvrissement, de menaces ou de destructions.

Indéniablement dignes d'hommage pour leur initiative, leur sagesse et leur courage, il ne m'incombe pas *durant notre colloque* de rappeler ces fondateurs comme s'il s'agissait de vestiges du passé. Oui, le contexte subversif d'aujourd'hui est incomparable aux années 70 à bien des égards. Oui, le discours de chrétiens et de musulmans sur le Mystère même de Dieu et de sa sollicitude pour sa création n'est pas le même et – sur certains points – ne pourras jamais l'être.¹⁰ Il n'empêche toutefois que l'appel de ces fondateurs de l'IEIC à être **unis et pluriels** au pays du Cèdre, voire au-delà, n'a rien perdu de sa pertinence et de son actualité.

II. Nous en avons besoin aussi parce que – *c'est presque banal de le dire* – la tâche de tout dialogue rarement va de soi. Elle est de taille car le dialogue *dans son processus* ne cesse de demander **objectivité et loyauté, patience et persévérance**... Souvent le dialogue requiert, nous le savons tous, de consentir aux lenteurs qu'imposent les rythmes de la psychologie et de l'histoire, ainsi que le primat de la miséricorde et de la charité.¹¹ Face aux conflits et à la recrudescence des intégrismes dont on nous informe sinon quotidiennement au moins hebdomadairement, le dialogue en tant que chemin vers le respect, l'espérance et la liberté reste – *maintenant comme autrefois* – à reprendre. Y compris « la liberté qui demeure liberté », nous le rappelle le Pape Benoît, « même pour le mal [...], qui est toujours fragile, qui doit toujours de nouveau être conquise pour le bien¹² ».

Les préférences apostoliques universelles – qui nous ont été proposé par le P. Arturo Sosa, Supérieur Général de la Compagnie de Jésus – les préférences qui cherchent à donner forme concrète à la mission dans le monde d'aujourd'hui montre bien ce combat, en pointant vers « le cris des plus vulnérables, déplacés et marginalisés, des rhétoriques qui divisent et désarticulent nos cultures, la distance croissante entre riches et pauvres, le cris des jeunes en quête d'espoir

10- En passant, il est à noter que le Concile Vatican II plaçait l'Islam, à l'instar d'autres religions et de tout un chacun de bonne volonté, dans la perspective du même peuple de Dieu que les catholiques. Sur ce sujet, voir n° 16 de *Lumen Gentium* où il est écrit : «...le dessein de salut enveloppe également ceux qui reconnaissent le Créateur, en tout premier lieu les musulmans qui professent avoir la foi d'Abraham, adorent avec nous le Dieu unique, miséricordieux, future juge des hommes au dernier jour».

11- *Ecclesiam suam*, voir par exemple nn° 58 et 79.

12- *Spe salvi*, nn° 21 et 24.

et de sens, le cris de la terre et de ses habitants, qui subissent une dégradation mettant leur existence même en danger¹³ ».

Face à tout cela, combien serait-il parfois plus facile de ne pas s'adresser la parole les uns aux autres, ou de le réduire à une pellicule dissimulant la poursuite d'intérêts particuliers, ou encore d'aplanir le dialogue en un consensus mou, en un syncrétisme conciliateur qui fait « abstraction des valeurs qui nous transcendent et dont nous ne sommes pas propriétaires ». A propos de ce dernier, le Pape François précisera dans sa lettre *Evangelii Gaudium* que les catholiques sont loin d'une ouverture dite diplomatique. Sans doute, un tel simulacre d'ouverture, en donnant son oui à tout, l'effectue-t-il « pour éviter les problèmes ». Mais il « ne sert à rien parce qu'il [est] une manière de tromper l'autre et de nier le bien qu'on a reçu comme un don à partager généreusement¹⁴ ».

Or, « la véritable ouverture *entre musulmans et chrétiens* », dira avec force le Pontife, « implique de se maintenir ferme sur ses propres convictions les plus profondes, avec une identité claire et joyeuse, mais 'ouverte à celle de l'autre pour les comprendre' et en 'sachant bien que le dialogue peut être une source d'enrichissement pour chacun¹⁵ ». Là, il s'agit d'un enrichissement qui nous aide, en particulier, à interpréter adéquatement nos Textes Sacrés, « à éviter d'odieuses généralisations et à s'opposer à toute violence », à « répondre à Dieu par un engagement éthique et à agir avec miséricorde, [dont] envers les plus pauvres¹⁶ ».

III. Avec de tels propos, déjà nous nous retrouvons dans mon troisième point, c'est-à-dire dans des propositions qui naissent des conditions et des exigences du dialogue islamo-chrétien. Dans les propositions qui nous incitent à ne pas nous en tenir au seul niveau de la coexistence ou de la tolérance mais arriver librement jusqu'à la convivialité, à la connaissance et à la sympathie mutuelles entre les personnes des diverses communautés. Là, il est bon de ne pas oublier ce que Jean-Paul II (qui aujourd'hui probablement serait très réticent à voir dans le Liban plus un message qu'un simple pays, sauf s'il fallait le dire négativement) soulignait lors de sa visite au Liban en 1997 qu'une véritable interaction des communautés et des cultures exige entre autres :

- a) « un système politique et social juste, équitable et respectueux des personnes et de toutes les tendances qui composent [la nation] ;

13- *Préférences apostoliques universelles*, n° II.

14- *Evangelii Gaudium*, n° 251.

15- *Ibid.*

16- *Ibid.*, nn° 252-253.

- b) un partage équitable au sein de l'Etat, pour que tous puissent mettre leurs talents et leurs capacités au service de leurs frères et sentir qu'ils ont quelque chose de spécifique à apporter à leur patrie ;
- c) le droit pour chacun de jouer son rôle dans la vie sociale, politique, économique, culturelle et associative à travers la fidélité à ses traditions spirituelles et culturelles, dans la mesure où cela ne s'oppose pas au bien commun¹⁷ ».

Quelle que soit la complexité de telles exigences, ce qui compte en définitive – comme cela paraît de simple bon sens mais qu'il nous faut sans cesse redécouvrir – c'est un agir éthique, ce sont les actes plus que par les paroles. Lorsque le Pape François parlera des relations islamo-chrétiennes, il y reviendra aussi en écrivant : « Un dialogue dans lequel on cherche la paix sociale et la justice est, en lui-même, au-delà de l'aspect purement pragmatique, un engagement éthique qui crée de nouvelles conditions sociales¹⁸ ». Loin de toute simagrée dialogique ou d'un discours littéraire éthéré, ce qui demeure en dernier ressort des relations islamo-chrétiennes c'est en effet un engagement en vue d'édifier la vie en portant du fruit, notamment **du fruit de justice et de paix !**

Devant une telle perspective et à l'occasion de l'année ignacienne, « garder une conscience claire des limites de notre action » est plus qu'indiqué, y compris au niveau du dialogue islamo-chrétien, et ce avec une utilisation intelligente et avisée des instruments dont nous disposons, et ce en évaluons nos convictions et nos pratiques « pas seulement sur le mode négatif (qu'est-ce que nous faisons mal ?), mais aussi, voire surtout, sur le mode positif (que nous pouvons faire mieux ?)¹⁹ ».

Mais ce par quoi je voudrais terminer cette intervention, pour citer de nouveau le Pape émérite, c'est la conviction selon laquelle : « nous ne contribuons à un monde meilleur qu'en faisant le bien, maintenant et personnellement, passionnément, partout où cela est possible, indépendamment de stratégies et de programmes de partis [... le seul programme digne d'être pris à nos frais, c'est le programme de Jésus, à savoir le programme d'un cœur qui voit] »²⁰.

17- « Une espérance nouvelle pour le Liban », Jean-Paul II, nn° 94-95.

18- *Ibid.*, n° 250.

19- *L'éducation jésuite : une tradition vivante pour le XXIème siècle*, n° 28.

20- *Deus caritas est*, n° 31 b.

La double explosion de Beyrouth nous a mis devant la mort et la destruction à l'état brut ; le peuple libanais, déjà épuisé par des années de crise économique, politique et social, se retrouve face à un drame dont les répercussions vont grandissant. Cependant, dès les premiers instants qui ont suivi le désastre, un élan de solidarité et de générosité s'est développé très rapidement comme une réponse de vie à la mort qui nous encercle. Cette vie jaillie des décombres nous pousse à chercher un sens à ce que nous vivons, à chercher une raison d'être, qui nous permette de rester debout et d'avancer malgré les blessures et les plaies toujours présentes et toujours douloureuses. Et c'est bien là qu'intervient l'aumônerie de l'université et USJ en Mission : forte de la spiritualité ignacienne et de ses outils, notamment du fameux « chercher et trouver Dieu en toute chose » et en toute circonstance, elle accompagne et soutient les étudiants, employés et professeurs affectés par l'explosion et la situation économique et financière pour traverser cette épreuve en discernant, au milieu des décombres, une lumière, aussi faible soit-elle, qui leur donne la force de continuer. Il ne s'agit aucunement de nier la souffrance ou de passer outre le traumatisme ou de rejeter la colère, mais bien au contraire, de les reconnaître et de les regarder en face afin de voir, dans ces sentiments les plus négatifs, la présence du Ressuscité.

Tout en regardant la réalité du pays en face, le travail de l'aumônerie et de USJ en Mission s'inscrit dans une volonté d'accompagner, de guider, de discerner et d'encourager et cela en répondant au 4 préférences apostoliques universelles.

1. « Montrer la voie vers Dieu à l'aide des Exercices spirituels et du discernement » :

C'est la mission première de l'aumônerie. Présente sur tous les campus de l'USJ, l'aumônerie est une esplanade de rencontre et d'interaction ouverte à tous. Concrètement, des équipes formées de plusieurs étudiants et d'un aumônier, se chargent de mettre en place et d'animer un programme de rencontres et d'activités. L'objectif premier de l'aumônerie c'est d'assurer une présence d'Église au sein de l'université. Cette présence vise à créer une communauté chrétienne, ouverte à tous, au cœur de l'université qui cherche à vivre les valeurs évangéliques et à les partager avec les autres étudiants dans le respect de leur liberté. Cette communauté chrétienne est composée principalement des étudiants mais aussi du personnel administratif et enseignant. Elle propose une formation théologique adaptée aux étudiants et au personnel dont la finalité est de nourrir l'intelligence de la foi. Le but n'est autre que d'aider les jeunes à trouver un sens à ce qu'ils font et à unifier leurs études, leur vie de

foi et leur engagement citoyen et social. Trouver un sens – n'est-ce pas ce qui manque le plus aujourd'hui ? Quel sens – avec toutes les acceptions du terme – pouvons-nous donner à notre présence au Liban ? Si la spiritualité ignacienne se refuse de donner des réponses, elle offre la possibilité de poser et de formuler les bonnes questions qui aideraient la personne, toute personne, à cheminer vers une réponse personnelle et personnalisée.

Tout ceci se fait à travers : débats, formations, projets sociaux, sorties, camp inter USJ, retraites spirituelles, 24 heures famine, camps d'été, etc.

2. Faire route avec les pauvres et les exclus de notre société ainsi qu'avec les personnes blessées dans leur dignité, en promouvant une mission de réconciliation et de justice.

Suite à la grave crise économique qui frappe le Liban et son peuple depuis 2019, toutes les structures estudiantines se sont mobilisées pour essayer d'apaiser, d'aider et d'être aux côtés des familles en difficulté. C'est ainsi qu'est né le projet « USJ en Mission ». Initiée par des étudiants désireux de créer un réel changement dans la société, USJ en Mission tente dans la mesure du possible d'être à l'écoute de la société, de ses besoins, ses défis et surtout ses potentiels pour les mettre en valeur et amorcer ainsi une vraie conversion. Sa naissance s'inscrit dans la volonté de ces étudiants, encadrés et soutenus par l'université, de venir en aide à ceux qui souffrent le plus, aux laissés pour compte.

Cependant, il ne suffit pas de faire de l'assistantat social ; il s'agit de promouvoir la justice sociale et de transformer les structures économiques, politiques et sociales qui engendrent l'injustice. Nos activités, ancrées dans la « manière de faire ignacienne », tentent et désirent promouvoir l'homme, travailler à son développement et son épanouissement, à lui permettre de grandir, d'accéder pleinement à son humanité : « tout homme et tout l'homme ».

Je ne vais pas lister les activités, vous les trouvez sur nos réseaux sociaux.

3. « Accompagner les jeunes dans la création d'un avenir porteur d'espérance »

Il va sans dire que les jeunes sont parmi ceux qui souffrent le plus aujourd'hui au Liban : absence de visibilité, avenir détruit, perspectives obscures, ... ils ne trouvent ni sens ni appartenance et désirent plus que tout d'aller chercher un avenir, une stabilité et un certain bonheur ailleurs.

Cependant, nous le savons tous, le bonheur ne peut jamais être conjugué au conditionnel : en d'autres termes, si les jeunes n'apprennent pas à le construire avec ce qu'ils ont et ce qu'ils sont, ils ne pourront jamais le trouver ailleurs. C'est

dans l'ici et le maintenant de notre présent sombre que nous cheminons avec eux dans la création d'un meilleur présent.

4. « Travailler avec d'autres pour la sauvegarde de notre Maison commune »

Le souci du bien commun ne se limite pas à la distribution de denrées alimentaires, à la visite des malades, aux formations théologiques et spirituelles, mais s'étend à la préservation de notre Maison commune. En effet, l'écologie, le développement durable font partie intégrante de la promotion de la justice et le service. Il s'agit de préserver, de respecter et de protéger ce que Dieu nous a légué.

Conclusion

Ces axes, inspirés des préférences apostoliques de la Compagnie de Jésus, guident et cadrent le travail de USJ en Mission et de l'aumônerie. Ils nous poussent aussi, eu égard aux circonstances actuelles, à plus de créativité. En effet, les turbulences majeures par lesquelles passe le Liban aujourd'hui pourraient nous inciter à nous refermer sur nous-mêmes, à choisir les solutions de sécurité, à n'emprunter que les sentiers battus, connus ... cependant, nous sommes convaincus que seule la créativité est capable de nous sauver aujourd'hui. Etant donné que la créativité est la capacité à transcender les manières traditionnelles de penser et d'agir et à développer des nouvelles méthodes et de nouvelles dispositions, nous nous trouvons devant le défi de trouver de nouvelles réponses, des réponses inédites qui soient capables de créer de nouveaux horizons, de nouveaux chemins. C'est notre manière de combattre médiocrité et peur.

Avec les étudiants, professeurs et employés nous travaillons à inventer un langage nouveau pour un Liban nouveau, pour un nouvel avenir capable de porter les aspirations des uns et des autres, de créer des opportunités nouvelles, d'ouvrir des portes là où tout semble fermer. Tout cela se fait dans un soutien indéfectible à la jeunesse dans leurs projets et aspirations, dans un accompagnement assidu et constructif et une écoute active et solidaire aux plus démunis, aux exclus.

Notre engagement aujourd'hui est un choix créatif. Dans la situation que nous traversons au Liban nous avons l'impression qu'on n'a pas le choix, qu'on est acculé, coincé, pris en otage ; nous avons le sentiment de survivre, de traîner les pieds, espérant nous adapter, nous résilient, parce que nous ne pouvons plus choisir : comment un otage, un prisonnier, un condamné peut-il choisir et que peut-il choisir ? Quel choix avons-nous, nous autres libanais, face à cette situation inextricable dans laquelle nous vivons ? Comment pouvons-

nous encore choisir de rester, faire le pari d'un quelconque changement quand tout semble figé dans une mort assurée, comment prétendre encore croire à ce pays ? Est-ce de la folie ? De l'inconscience ? Un sentiment de toute-puissance ?

Cette attitude est d'abord et avant tout le choix de garder foi en l'Humain ; garder en soi cette conviction d'avoir toujours le choix devant l'inéluctable est la seule manière de briser la fatalité qui peut miner toute vie.

Être convaincu qu'on a toujours le choix c'est refuser le statu quo, le fait accompli, et chercher dans les méandres de son être, de son âme un oui, un chemin, une lumière qui brise la fatalité de celui qui veut tuer toute possibilité de choix. Avoir le choix c'est croire en la vie, en sa force et sa faiblesse, en sa capacité de nous surprendre, de nous émerveiller surtout dans les moments de grande obscurité.

Avoir le choix c'est avoir la foi que l'amour a vaincu la mort. Oui aujourd'hui on a le choix, le choix de dire non à la mort dans laquelle nous enfonce tous ceux qui dans ce pays ont opté pour la mort, le choix de prendre les choses en main, notre destin, notre avenir, pour sauver encore ce qui reste, le peu qui reste. On a le choix, le choix d'un demain possible que l'on peut encore créer avant qu'il ne soit trop tard.

L'USJ en actions : recherche et éthique

C'est bien dans le cadre de cette réflexion sur les caractéristiques de l'éducation jésuite que je souhaite vous partager quelques convictions qui me sont chères à propos de la recherche, de la place de celle-ci dans notre université, et donc de l'articulation forte entre éthique et recherche.

Souvenons-nous que la Compagnie de Jésus est née en milieu universitaire. C'est au sein de l'Université de Paris qu'Ignace a réuni ses premiers compagnons, tous étudiants comme lui. Ensemble, ils ont fait l'expérience de la rigueur du travail universitaire. Très vite, quelques années après sa fondation, la Compagnie va commencer son activité d'éducation en fondant des collèges et des universités parce qu'elle y voyait des instruments privilégiés de son travail apostolique « *pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes* ».

Si la recherche scientifique trouve donc parfaitement sa place dans les missions de la Compagnie de Jésus au service de l'Eglise et du monde, elle s'inscrit évidemment tout naturellement aussi dans la mission de toute université. Il y a aujourd'hui un très large consensus pour définir comme suit les trois missions de toute Université : la création de nouveaux savoirs par la recherche, la transmission de ces savoirs par l'enseignement et leur mise à la disposition de la société par le service. Il n'y a donc pas d'université sans un investissement considérable de ses acteurs, enseignants et étudiants, dans la recherche scientifique.

Bien sûr, la recherche, tout comme l'enseignement, s'inscrit dans le projet propre à chaque université. Il y aura bientôt quatre ans déjà, notre Université a traduit dans un texte concis mais fort, sa vision, sa mission et ses valeurs. On y trouve l'engagement pris par l'USJ de « *privilégier dans ses enseignements et ses recherches les questions de sens* » et celui de « *consacrer des moyens humains et matériels importants à la recherche* ».

Au Liban, il y a exactement vingt ans qu'a été créé le « Comité Consultatif Libanais d'Éthique » (CCNLE) dont la mission est d'éclairer les gouvernants et les représentants du peuple sur les questions de bioéthique ; quatre enseignants-chercheurs de notre Université en sont membres. Signalons aussi la rédaction il y a cinq ans par le Conseil national de la Recherche Scientifique (CNRS-L) d'une « Charte des principes éthiques en matière de recherche scientifique au Liban ».

C'est au Père Jean DUCRUET, recteur émérite de notre Université, que nous devons la création il y a une vingtaine d'années du « Centre Universitaire d'éthique » destiné à appuyer les enseignants chercheurs et les étudiants en matière d'éthique, et plus particulièrement d'éthique de la recherche. Et bien sûr, c'est dans le domaine des sciences de la santé que les recherches posent les questions éthiques les plus complexes. La petite équipe du Centre est à la disposition des chercheurs pour les aider à intégrer cette dimension éthique dans leurs recherches et leur donner accès à une petite bibliothèque spécialisée. Par ailleurs, les membres de cette équipe sont sollicités pour assurer des cours d'introduction à l'éthique dans bon nombre de facultés.

Cette équipe assure la logistique du « Comité d'éthique de la recherche » et du « Comité d'éthique de l'Hôtel-Dieu de France ». A travers ces deux organes, l'Université marque toute l'importance qu'elle souhaite accorder à la dimension éthique de la recherche.

Les projets de recherche en sciences humaines et sociales font souvent appel à des questionnaires, à des entretiens ou à des focus groupes... Il est question de s'assurer de la qualité de l'accueil des participants, de leur bonne compréhension de l'attente du chercheur à leur égard, de la pertinence des questions posées, de la parfaite liberté de réponse, du respect absolu des règles de confidentialité, du délai de conservation des données et de l'engagement à les détruire...

Ce Comité se réunit une fois par mois ; il est composé d'un représentant par faculté ; il est chargé de s'assurer de la conformité éthique des travaux de recherche qui concernent directement ou indirectement la personne humaine, à l'exception de ceux en provenance de la Faculté de médecine. Il s'agit donc des projets de mémoire de master, des projets de thèse de doctorat et des nombreux projets de recherche initiés par les enseignants-chercheurs, parfois en partenariat avec d'autres équipes de recherche, au Liban ou ailleurs. En 2020, le Comité a examiné près de 300 projets de recherche.

Le Comité d'éthique se concentre sur la dimension proprement éthique du projet et veille tout particulièrement à la qualité de l'information donnée aux personnes susceptibles de participer au projet en vue d'un consentement « libre » mais aussi « éclairé ». Le feu vert du Comité est indispensable pour que le projet puisse être susceptible de bénéficier éventuellement d'un financement du Conseil de la Recherche.

Le Comité d'éthique de l'Hôtel-Dieu de France exerce ces mêmes missions pour les projets de recherche de la Faculté de médecine, mais aussi de tous les médecins et autres acteurs de santé au sein de l'hôpital, ainsi que pour certains projets de la Faculté des sciences infirmières. Le Comité est composé

de douze membres, pour moitié médecins et pour moitié non-médecins, pour moitié travaillant au sein de l'hôpital et pour moitié extérieurs à l'hôpital ; il se réunit une fois par mois mais est régulièrement appelé à tenir des réunions extraordinaires pour répondre à des situations d'urgence. Le Comité est accrédité par le Ministère de la Santé Publique.

Le Comité exerce quatre missions bien distinctes au sein de l'hôpital : autoriser du point de vue éthique les projets de recherche après avoir vérifié leur conformité éthique, autoriser conformément à la loi les transplantations d'organes entre vivants apparentés, autoriser les interruptions de grossesse pour raison médicale et, à la demande des équipes soignantes, réfléchir avec elles à certaines situations difficiles, souvent en fin de vie, comme le refus de l'acharnement thérapeutique, l'arrêt de soins, l'orientation vers les soins palliatifs, le respect de la volonté du patient, l'implication de la famille dans certaines décisions... Contrairement aux trois premières missions, cette participation à la réflexion d'une équipe soignante se conclut par un avis du Comité d'éthique, laissant le médecin traitant totalement responsable de la décision à prendre, et il est bon qu'il en soit ainsi.

Dans l'exercice de ces différentes missions, le Comité fait régulièrement l'expérience de la spécificité de la démarche éthique. Prenons un exemple très concret. Il y a quelques années, deux jeunes couples ont connu l'épreuve d'apprendre par les résultats d'une échographie que leur futur bébé était « anencéphalique », c'est-à-dire que la boîte crânienne était vide ; ces fœtus peuvent se développer normalement durant la grossesse mais ne survivront pas dès la naissance. Un des couples a souhaité prolonger la grossesse jusqu'à l'accouchement, sachant que le bébé mourrait dans les minutes qui suivent la naissance tandis que l'autre couple a demandé de pouvoir interrompre cette grossesse, estimant que la poursuite n'avait aucun sens pour eux puisque le bébé ne survivrait pas à la naissance. Tout en étant conscient que sa décision était contraire à la loi libanaise – la vie de la mère n'était nullement en danger – le Comité d'éthique a estimé qu'il n'y avait pas d'objection d'ordre éthique à cette interruption de grossesse « pour raison médicale ». Et j'estime pour ma part que chacun de ces deux couples a pris la décision la plus éthique !

Les projets de recherche sont adressés au Comité d'éthique de l'HDF par des médecins de l'hôpital et concernent donc la Faculté de médecine ; bon nombre de ces projets s'inscrivent dans le cadre d'essais cliniques, c'est-à-dire de recherches multicentriques internationales financées par les sociétés pharmaceutiques en vue d'expérimenter de nouveaux médicaments (phases 2 et 3). Ces deux dernières années, le Comité a été amené à examiner de nombreux projets de recherche consacrés à la pandémie du covid 19. Pour l'ensemble de

ces projets, le Comité exerce les mêmes missions que le Comité d'éthique de la recherche de l'Université. En 2020, le Comité a examiné pas moins de 200 nouveaux projets de recherche, sans compter les soixante-dix projets de travail de fin d'étude des étudiants de médecine.

Une université « jésuite » se doit par ailleurs d'être un ferment pour sa région, pour son pays. Nul doute que l'USJ a été depuis sa création ce ferment pour le Liban et qu'elle l'est toujours, y compris dans les situations les plus difficiles que nous connaissons aujourd'hui. Pour être ce ferment, l'Université se doit de privilégier les projets de recherche consacrés aux problèmes majeurs de société, aux inégalités entre les hommes et entre les peuples et plus particulièrement aujourd'hui aux menaces sur notre planète. Pour cela, elle se doit de favoriser le travail des chercheurs qui s'investissent dans des projets moins directement rentables et finançables.

A mes yeux, la spécificité éthique de la recherche dans une université « jésuite » est d'accorder « *un souci particulier à ceux que l'histoire humaine - ou l'actualité - ont rendus pauvres, fragiles, opprimés* »

Actions humanitaires et sociales

P. Gaby Khairallah s.j

En préparant mon intervention, je me posais la question suivante : comment penser, à la lumière de l'éducation ignacienne, les œuvres dans lesquels le CJC est engagé dans le domaine social et comment les penser dans la totalité de l'homme ?

Mon intervention sera un rappel et non une réflexion.

Pour tenter de répondre dans le cadre du temps qui m'est accordé, un détour par le décret 4 de la congrégation générale de la Compagnie de Jésus qui a eu lieu fin 1974 s'impose. Ce décret établissait un lien entre le service de la foi et la promotion de la justice. D'emblée il annonce ce lien au paragraphe 2 « En bref, la mission de la Compagnie de Jésus aujourd'hui est le service de la foi, dont la promotion de la justice constitue une exigence absolue en tant qu'elle appartient à la réconciliation des hommes demandée par leur réconciliation avec Dieu. ». On peut discuter assez longtemps sur ce paragraphe très dense ; néanmoins ce qui nous intéresse est plutôt cité dans les paragraphes 42 où est citée explicitement le choix préférentiel pour les plus démunies : « 42. D'autre part, l'engagement pour la promotion de la justice et pour la solidarité

avec les sans-voix et les sans-pouvoir, exigé par notre foi en Jésus-Christ et par notre mission d'annoncer l'Évangile, nous amènera à nous **informer** sérieusement des difficiles problèmes de leur vie, puis à **reconnaître** et à **assumer** les responsabilités qui sont les nôtres dans l'ordre social. ». Ensuite dans le paragraphe 44 où il est demandé que des études soient sérieusement établis afin d'analyser les diverses situations sociales « 44. Rien ne saurait nous dispenser, dans chaque cas, de l'analyse — la plus rigoureuse possible — de la situation du point de vue social et politique. Il faut y appliquer les sciences tant sacrées que profanes et les diverses disciplines spéculatives ou pratiques, et tout ceci requiert des études profondes et spécialisées. Rien ne saurait dispenser non plus d'un discernement sérieux sous l'angle pastoral et apostolique. De là résulteront des engagements, dont l'expérience elle-même nous apprendra ensuite comment les pousser plus avant. ».

Dans le paragraphe 42, le terme « nous informer des problèmes de leur vie » implique une ouverture d'esprit et un déplacement sur le plan humains, spirituel et intellectuel afin de sortir de sa zone de confort et aller vers les « sans-voix et sans-pouvoirs » pour reprendre les termes du décret. Cette sortie de soi vers les plus démunis devraient être entreprise avec discernement d'où le rappel au paragraphe 44 d'appliquer les sciences « tant sacrées que profanes » et d'établir des études approfondis. Autrement dit, les études ou une partie des études dans les établissements ignaciens devraient munir les étudiants et les étudiantes mais aussi les bénévoles d'outils « scientifiques » sinon « mesurables » et surtout des moyens qui devraient être pris dans cette finalité. Il faut rappeler et insister ici que le fait de s'informer des problèmes de la vie des « sans-voix » en se servant des études ou des procédés intellectuels n'est pas un but en soi. Il ne s'agit pas d'une étude sociologique de la pauvreté mais il s'agit d'une sortie de soi pour un engagement pour l'autre et pour réaliser davantage que cet engagement émane de la responsabilité envers l'autre ou Autrui qui se trouve être « le sans-voix et le sans-pouvoir ». Le paragraphe 42 le reconnaît explicitement avec l'expression « reconnaître et d'assumer les responsabilités qui sont les nôtres dans l'ordre social ». Et le terme « engagement » est clairement signifié dans le paragraphe 44. Ce décret a été précédé quelques mois auparavant par un célèbre discours en 1973 par le père Arrupe alors préposé général de la Compagnie de Jésus, à Valencia en Espagne, lors du congrès international des anciens élèves des jésuites en Europe : « Aujourd'hui notre objectif éducatif principal doit être de former des hommes (et des femmes) pour les autres ; des hommes(et des femmes) qui ne vivront pas pour eux-mêmes mais pour Dieu et pour son Christ – pour le Dieu fait homme qui a vécu et qui est mort pour le monde ; des hommes (et des femmes) qui ne peuvent même pas concevoir l'amour pour Dieu qui n'inclurait pas l'amour pour le plus petit de ses voisins ; des hommes

(et des femmes) vraiment convaincus que l'amour pour Dieu qui ne conduit pas à la justice pour tous les hommes est une tromperie ». Nous voyons ainsi comment ces deux textes se font écho avec au centre, non pas l'homme, mais Dieu lui-même manifesté dans son amour des « sans-voix ». Ceux et celles qui sont familiers des Ecritures voient bien ici la référence claire au chapitre 25 de Mathieu « ce que vous avez fait au plus petit, c'est à moi que vous l'avez fait ». Dans le fond « l'homme pour les autres » pour reprendre l'expression du père Arrupe est un homme pour le Dieu de Jésus-Christ.

C'est à la lumière de ces déclarations que le CJC est pensé aujourd'hui. Juste un rappel pour ceux et celles qui ne le connaissent pas. Le Cercle de la Jeunesse Catholique a été créé au début du XXème siècle par les jésuites pour inciter les jeunes et à s'engager dans des œuvres de piété et en même temps des œuvres caritatives. Ainsi le spirituel et le social allaient de pair ensemble et se nourrissaient l'un l'autre au lieu de s'opposer comme certains ont souvent tendance à faire. Le CJC c'est actuellement une équipe composée de personnes « spécialistes » comme des médecins, pharmaciens, infirmières, comptables et assistante sociale mais aussi des bénévoles souvent issus des rangs des fidèles de l'église saint Joseph. Les locaux sont installés derrière l'église, ce qui constitue un signal fort de point de vue symbolique car le lieu de culte est étroitement associé au lieu social de point de vue architectural. Les activités du CJC sont concentrés actuellement autour d'un dispensaire en pleine expansion (l'augmentation des prix des médicaments pousse davantage les gens à faire appel au dispensaire) avec toute une équipe à Paris et à Genève. Une activité de distribution de nourriture qui se fait sous deux formes : 200 plats chauds sont distribués quotidiennement et 200 à 250 caisses alimentaires et hygiéniques sont distribués toutes les semaines à partir du centre de Beyrouth et 100 à 150 à partir du centre qui a été ouvert à Zahlé. Il y a des distributions de vêtements également et actuellement nous avons lancé une campagne pour des couvertures dans la Békaa et enfin, le CJC participe de façon ponctuelle à contribuer aux frais d'hospitalisation de certaines personnes ou à payer une partie de leur loyer.

Comment le CJC est-il pensé actuellement ?

Avant tout le CJC est le fruit du collège des jésuites de Beyrouth. Comme mentionné ci-dessus, il a été créé par les jésuites pour inciter les élèves et les étudiants à un engagement envers les plus démunis en enracinant cela dans la prière. Comment ne pas y voir une incarnation de l'Ad Amorm des Exercices où saint Ignace signale que l'amour se vit de façon pratique ? Actuellement, la dimension culturelle est moins explicite même si la quasi-totalité des bénévoles

sont issus des rangs des fidèles de saint Joseph. Ainsi, il demeure fidèle à son intuition première qui est d'allier la vie spirituelle à une vie engagée pour l'Autre.

Le CJC est aussi un lieu de résistance. A la résistance culturelle lancée dans les années 90 par le père Sélim Abou, fait pendant la résistance sociale lancée actuellement face à l'appauvrissement des libanais suite à la gestion calamiteuse du pays par la TOTALITE de la classe politique qui brille non seulement par sa corrompue mais aussi par son incompétence et sa médiocrité. Comme vous le savez, la majeure partie des libanaises et des libanais est passée au-dessous du seuil de la pauvreté. Actuellement, nous sommes en mode résistance contre la misère mais aussi et surtout résistance contre la déshumanisation des libanaises et des libanais réduit à être en mode survie. Résistance aussi contre leur avilissement et contre la perte de leur dignité. La dignité des sans-voix est non-négociable car ils sont « à l'image et à la ressemblance de Dieu ». Ici le visage de l'Autre ne me dit pas seulement « tu ne tueras point » comme le signale Lévinas. Le visage de l'Autre me dit ici « tu me respecteras et tu respecteras ma dignité ». Or ce respect est une résistance face à la désuhumanisation du pays par sa mafia politique.

Je terminerai avec la question de l'avenir. Comment allons-nous envisager l'avenir avec le pays qui s'effondre et dont le fond n'a pas encore été atteint ? Et en parlant de résistance, comment persévérer dans cette résistance dans la durée et ne pas céder au défaitisme ni au désespoir ?

Il me semble que la mission du CJC ne consiste pas seulement à procurer de la nourriture, des médicaments, des vêtements et des couvertures. Nous sommes appelés également à un grand défaut qui consiste « à rendre compte de l'espérance qui nous habite » pour reprendre le terme de l'épître de Pierre. Or c'est le défi le plus dur dans un pays en désagrégation totale. Comment soutenir, consoler et surtout être un signe d'espérance pour des personnes dont l'avenir est de plus en plus incertain ? Surtout comment les aider à continuer à avoir un sens à leur vie, à re-trouver un sens à une vie, réduite à assurer sa nourriture, ses médicaments et ses besoins vitaux d'autant plus que la vie est plus que nourriture et vêtement comme le signale l'Évangile ?

Nous avons également choisi au CJC de tenter le plus possible de connaître les personnes individuellement et de leur proposer, dans la limite du possible, un lieu où une parole est librement échangée entre le ou la bénévole et le (la) bénéficiaire. C'est dans cet espace, la « cura personalis » pour reprendre les termes ignacien qu'une relation de confiance se tisse. Cet espace d'échange peut être le lieu d'une résistance contre le désespoir grâce à l'écoute mutuelle et à l'échange même si cela demeure court dans le temps. A Zahlé, nous tentons de visiter les personnes dans la mesure du possible, même si le temps manque

souvent. Cette dynamique relationnelle met en garde l'apostolat social contre le piège d'un activisme social qui pourrait à terme se désincarner et dans lequel « les sans-voix », finissent pas être des êtres inconnus, des anonymes, des « monsieur tout le monde » se trouvant mêlés dans un conformisme et dans un anonymat total qui ne respectera plus leur singularité, leur individualité, leur identité propre et donc leur dignité.

Un autre défi de taille : collaborer avec d'autres associations et ONG. Deux handicaps se dressent face à cela : le premier tient au manque de temps des membres des associations et des ONG. Nous avons tous « la tête sous l'eau » comme on dit. D'autre part, il y a cette question d'égo qui est difficile car chacun veut attirer l'attention à lui, avoir lui toutes les aides et les subventions. Or, pour durer dans la durée des alliances ou des plateformes doivent être envisagées afin qu'un travail de complémentarité soit effectués entre diverses ONG et associations. Cela se fait naturellement mais souvent pour des aides ponctuelles et pas toujours de façon structurée.

Je termine de nouveau par le paragraphe 2 du décret 4 : « La mission de la Compagnie de Jésus aujourd'hui est le service de la foi, dont la promotion de la justice constitue une exigence absolue en tant qu'elle appartient à la réconciliation des hommes demandé par leur réconciliation avec Dieu ». Or de quelle réconciliation s'agit-il sinon de réconcilier les sans-voix avec eux-mêmes, avec leur dignité perdue, en leur donnant voix au chapitre ? Et de quelle réconciliation s'agit-il sinon de leur redonner une humanité et une humanisation là où la mafia politique les a déshumanisés ? C'est là où réside notre lutte et notre résistance au CJC, résistance pour l'humanité, pour le sens et donc pour la vie contre la mort.

Approche contextuelle et pratique:

B- Réflexion analytique à la lumière des caractéristiques de l'éducation jésuite sur ce que d'autres entités jésuites font au Proche-Orient : Iraq, Syrie, Égypte, Terre Sainte et Algérie

Syrie et Iraq

Mgr Antoine Audo

Introduction

En trois points, je vous propose ce bref exposé sur les caractéristiques de l'éducation jésuite en Syrie et en Irak. Respectant les limites du temps, je commencerai par considérer ce qui me semble être les termes-clés de la spiritualité ignacienne, à partir surtout des Exercices Spirituels et des Constitutions de la Compagnie de Jésus de St Ignace. Ensuite, dans le contexte syrien et irakien du XXI^{ème} siècle et à partir de quelques figures et institutions jésuites, je soulignerai la dynamique de l'inculturation, le respect des particularités et l'ouverture à l'universel. Enfin, je conclurai en suggérant des pistes d'orientation dans ce vaste champ de l'éducation en ce contexte du Proche Orient.

1) Au numéro 23 des Exercices, et comme introduction aux Exercices, Saint Ignace insiste sur *l'indifférence* pour choisir ce qui nous conduit davantage (*magis*) à la fin pour laquelle nous sommes créés. « *Indifférence* », « *magis* » appliqués à l'éducation, signifie éduquer à la liberté personnelle comme à une dynamique de croissance humaine et spirituelle.

Au numéro 22 des Exercices, Ignace parle de la relation entre celui qui donne les Exercices et celui qui les reçoit, en insistant sur ce que nous appelons le présupposé favorable, concernant l'éducateur en particulier. D'emblée nous sommes dans une attitude de dialogue, d'écoute et de respect pour atteindre *l'indifférence* et le *magis*, tant du maître que du disciple. Le maître éducateur est supposé se mettre dans une attitude de discernement et non de jugement arbitraire.

Le champ de la spiritualité ignacienne reste très vaste, et souligner une attitude de respect de l'altérité aide à mieux comprendre la façon d'aborder l'éducation. Le respect de l'altérité libère l'homme de toute tendance à la possession des

personnes et des choses. Il s'agit de ne pas s'identifier au plus fort mais plutôt au plus petit. C'est une dynamique critique d'incarnation, voire d'inculturation.

2) Au deuxième point, nous arrivons au cœur de ce bref exposé, au déploiement de l'éducation ignacienne dans deux pays en pleine tourmente, à savoir la Syrie et l'Irak.

Il faut commencer par rappeler que malgré la situation politique et idéologique de ces deux pays, qui a entraîné nationalisation et expulsion des Jésuites, la Compagnie a toujours maintenu l'engagement dans l'éducation, au-delà de toute contrainte et difficulté.

En Syrie, en 1967, suite à la guerre des six jours entre Israël l'Egypte et la Syrie, eut lieu la nationalisation des écoles privées. Deux écoles jésuites importantes furent fermées, à Homs et à Alep (St Vartan), parmi une centaine d'écoles catholiques de toute la Syrie.

De même en Irak en 1968, Bagdad College et Al Hikmat University furent nationalisés et soixante Jésuites américains de la Province de la Nouvelle Angleterre furent chassés de l'Irak. Ce contexte historique souligne la complexité des lourds défis à relever encore aujourd'hui au Moyen-Orient.

Brièvement, et à partir de quelques figures de Jésuites du XX^{ème} siècle, nous allons souligner quelques caractéristiques de l'éducation jésuite.

Le Père Antoine Massamiri, Syrien damascène, profondément enraciné dans son pays, dans l'Eglise grecque catholique et la liturgie byzantine, fut en même temps un pédagogue de premier ordre, au collège de la Sainte Famille au Caire comme au Collège Saint Jean Damascène de Homs. Il se distinguait par une attitude de liberté intérieure, de rigueur et de respect de tous : respect dans le domaine œcuménique, respect des Musulmans, connaissance profonde de la réalité politique syrienne, sans intimidation ni emballement idéologique.

Le Père Victor Chelhot, Syrien alépin, de rite syriaque catholique. Professeur de traduction à l'université d'Alep, il a marqué la formation catéchétique à Alep et Damas. Malgré une éducation francophone héritée de sa famille et du temps du Mandat Français en Syrie, le père Chelhot s'investissait avec toutes ses forces pour une expression arabe correcte de la théologie chrétienne. Son effort intellectuel continu et sa fidélité à son pays et à toutes les Eglises, malgré les contraintes idéologiques auxquelles il devait faire face, font de cet homme un bon citoyen syrien et un jésuite respectable.

Le Père Artine Djabourian, Syrien arménien, rescapé du génocide en Turquie. Il a formé des générations d'Arméniens à Alep, à l'école St Vartan et parmi

eux des générations de scouts qui ont représenté une élite dans les quartiers populaires d'Alep. Il était un modèle de fidélité à son identité arménienne ainsi qu'à son nouveau pays, la Syrie.

Le Père Camille Héchaïmé, Libanais maronite, professeur d'université à Alep ; il était un honorable disciple du savant jésuite Louis Cheikho dans le domaine de l'orientalisme et en même temps un humble serviteur dans le champ de l'Eglise et de la société. L'aumônerie des étudiants d'Alep appelée JUC, ainsi que les Equipes Notre Dame, lui doivent beaucoup jusqu'à aujourd'hui.

Nous ne pouvons conclure cette partie sans parler de trois autres Jésuites très célèbres et qui ont été profondément impliqués dans ce que nous appelons aujourd'hui la guerre de Syrie.

Ce sont les Pères Michael Brenninkmeyer, Paolo Dall'Oglio et Frans van der Lugt.

Tous les trois sont des étrangers, deux Hollandais et un Italien. Ils possédaient à des degrés différents, la langue arabe d'une façon très correcte. Tous les trois aussi ont vécu presque un demi-siècle en Syrie. Enfin, ils ont aimé la Syrie jusqu'à donner leur propre vie pour elle.

Nous retrouvons en eux les caractéristiques de l'éducation jésuite : *Indifférence*, « *magis* », respect de l'altérité, dépossession radicale par rapport aux personnes et aux choses. Ils n'ont pas été directement impliqués dans l'enseignement mais tous les trois, et chacun selon son tempérament et son charisme, ont été de vrais pédagogues ignaciens !

le Père Michael Brenninkmeyer, polyglotte, était issu d'une riche famille européenne. Il faut regarder avec quel soin il accompagnait les enfants, les jeunes, les familles, surtout à Homs et dans les quartiers populaires de la périphérie et puis à Alep et Damas. Profondément inculturé dans le rite byzantin et respectueux de toutes les composantes chrétiennes et de la culture syrienne, il était un amoureux de la pauvreté et de la simplicité.

Le Père Paolo Dall'Oglio était, lui, profondément enraciné dans le rite syriaque catholique. Il a reconstruit le couvent de « Mar Moussa el Habachi » et a fondé une Congrégation monastique mixte, inspirée de l'idéal de Louis Massignon « Al badaliya » et du Bx Charles de Foucauld. Il était habité par un « *magis* » qu'il arrivait difficilement à maîtriser et qui l'a toujours poussé à risquer sa vie et à frayer de nouveaux chemins pour les chrétiens et les musulmans de Syrie.

Le Père Frans van der Lugt. Cet humaniste hollandais s'est fait profondément syrien et est allé jusqu'à donner sa vie en martyr. Il était un peu provocateur, mais avec le désir de frayer des chemins de liberté. En pédagogue, en psychologue, il

a appris aux Syriens, chrétiens et musulmans, hommes et femmes, à connaître la richesse et la diversité de leur pays pour une plus grande confiance et une plus grande liberté. Animé d'une générosité toujours accompagnée d'une gratuité et d'une disponibilité sans limites, il n'a pas fui devant la mort, à l'exemple du Christ, et il est devenu une offrande agréable à Dieu pour le salut de ses frères.

Pour parler d'Irak, je citerai trois figures de Jésuites que j'ai connus, et deux illustres institutions : Bagdad College et Al Hikma University. Jusqu'à aujourd'hui, dans la haute administration irakienne on continue de considérer avec une certaine admiration les anciens élèves des Jésuites de Bagdad. D'un côté, on signale le haut niveau de leurs compétences et d'un autre la formation de laïcs chrétiens qui ont représenté une nouvelle intelligentsia chrétienne, dans un pays à grande majorité musulmane et marqué par l'appartenance ethnique et confessionnelle.

Pendant une quarantaine d'années (1933-1968), les Jésuites américains, avec quelques jeunes irakiens, ont travaillé dans l'éducation et leur souvenir se perpétue jusqu'à aujourd'hui. Beaucoup souhaitent leur retour en Mésopotamie.

Directement impliqués dans la recherche et l'enseignement nous pouvons mentionner :

Le père John Donohue qui avait déjà initié sa réflexion de CEMAM, USJ à partir de Bagdad.

Quant au père Mac Carthy, il a développé une réflexion pilote dans le domaine de la linguistique arabe, en étudiant le dialecte de Bagdad.

Enfin, le Père Martin Mac Dermott, toujours en vie, travaille encore à Beyrouth et s'est consacré à l'étude du chiisme, domaine de très grande importance aujourd'hui, tant au plan religieux que politique.

Conclusion

Quelles orientations donner pour la pédagogie ignacienne dans nos pays au service de l'Eglise et de la société ?

L'esprit critique : Dans l'éducation, il s'agit d'introduire les personnes dans une lecture objective de la réalité. Leur apprendre par conséquent à discerner la dialectique entre le particulier et l'universel (ne pas identifier immédiatement les deux dimensions, mais garder la distance de l'altérité et donc de la liberté).

Encourager à passer du l'esprit tribal au respect de la citoyenneté. Cette difficulté se rencontre aujourd'hui dans tous les pays arabes. Mettre en valeur la particularité tribale et lui indiquer les chemins vers l'universel.

Construire la liberté personnelle : parler en vérité et se libérer des peurs, des dictatures et de la volonté de puissance ! Une célèbre citation latine d'un jésuite anonyme résume bien au niveau spirituel comme au niveau purement politique l'attitude humaine de tout jésuite. C'est un condensé de tout ce que je viens d'exposer :

“ Non coaceri a maximo
Conteneri tamen a minimo
Hoc divinum est ”.

“ Ne pas être enfermé par le plus grand
Etre cependant contenu par le plus petit
Cela est divin ”.

Égypte

P. Nader Michel s.j.

Dans le prolongement de ce que j'ai présenté dans mon premier exposé comme étant les caractéristiques jésuites à la lumière des défis contemporains au Proche-Orient, je présente quelques points pratiques et concrets de l'éducation jésuite tels qu'ils sont mis en œuvre au Collège de la Sainte-Famille au Caire.

1- Insistance sur l'apprentissage des langues.

Viser à maîtriser la langue arabe et les langues étrangères, notamment le français, ouvre aux valeurs humaines, forme un esprit d'analyse critique et de synthèse, favorise l'élaboration d'une pensée personnelle. En effet, posséder un langage cohérent permet à l'élève d'apprendre à exprimer ses idées, à les argumenter et à les défendre dans l'écoute et le respect de l'opinion d'autrui, tout en étant attentif à ses propres émotions pour pouvoir les verbaliser et les canaliser d'une manière lucide et constructive.

2- La recherche personnelle et le travail en commun.

Ce qui est vrai dans le domaine des sciences et des mathématiques, l'est aussi en ce qui concerne l'étude de l'histoire. Celle-ci reste tributaire, voire prisonnière,

du programme officiel. Elle mérite une attention particulière. J'avoue que les efforts sur ce plan sont encore balbutiants, car d'une part les enseignants ne sont pas encore préparés à sortir des idées et représentations communément acquises, et d'autre part, le manque de diffusion des travaux sur l'histoire rend difficile l'accès aux sources et aux références permettant d'étudier et de comprendre la réalité dans laquelle ils vivent. Or, c'est en ouvrant les élèves à la découverte de leur histoire que l'on promeut l'éveil d'une citoyenneté éclairée, libre et responsable.

3- Formation d'une personnalité ouverte aux valeurs de l'autre.

Construire une personnalité c'est la rendre consciente de ce qu'elle porte en elle-même et en même temps lui faire reconnaître la valeur de l'autre. Pour cela, des activités parascolaires sont proposées : visites de quartiers défavorisés, de centres sociaux ou d'hôpitaux, les camps scouts et MEJ, les voyages en Égypte et au Proche-Orient, le jumelage avec des écoles jésuites à travers le monde, etc.

4- Animation des «classes de vie»

Il s'agit de rencontres hebdomadaires qui regroupent la moitié d'une classe avec un éducateur et qui ont pour but de favoriser les échanges entre les élèves. Au cours de cet espace et de ce temps qui leur sont accordés, les élèves apprennent à regarder leur vie, à se poser des questions sur leurs choix et leurs comportements, à saisir les valeurs en jeu dans leur vie et à les hiérarchiser et les honorer. Là se développe l'apprentissage de la relecture, de la réflexion et de l'évaluation.

5- L'expression corporelle et artistique

Elle est privilégiée et tient une grande place dans les activités et les compétitions telles que la musique, le dessin, les travaux manuels, la photographie, etc. En outre l'introduction du théâtre dès les premières classes de l'école est importante. C'est un moyen d'expression personnelle en concert avec un groupe d'acteurs ; un exercice autant de maîtrise de soi et de développement de la personnalité que de recherche du beau et du bon.

6- L'ouverture à la transcendance

Elle favorise l'écoute d'une parole qui vient de Dieu, permet la compréhension de ses propres sentiments pour entrer dans le discernement et s'exercer à prendre des décisions pour la vie, la justice, et la dignité humaine. Entendre et comprendre la démarche religieuse et spirituelle de l'autre est nécessaire, si l'on veut apprendre à reconnaître l'authenticité du désir transcendantal dans le cœur de chacun. Cela se réalise surtout à l'occasion des fêtes et au cours des activités parascolaires.

7- Importance de la qualité de vie des professeurs

Un effort constant est fourni pour ne pas se limiter aux salaires indiqués par l'État, et également pour assurer une formation professionnelle et humaine régulière et appropriée. Les enseignants ont suivi le même parcours du programme de l'éducation nationale imposé à tous, et ils ont besoin d'être introduits à une autre manière d'aborder le réel, de réfléchir, d'enseigner et d'éduquer.

8- Promotion de la collégialité dans l'animation et la direction du collège

Le but est de sortir du schème de "l'employé loyal" pour entrer dans celui du "partenaire responsable" capable de prendre les décisions adéquates pour le bien des élèves et de se concerter avec ses collègues. Là aussi, c'est aller à contre-courant d'une culture qui favorise la structure pyramidale dans le fonctionnement d'une institution et la sublimation de la haute autorité.

Algérie

P. Ricardo Sanchez s.j.

1. Œuvres d'inspiration ignacienne en collaboration avec d'autres, en Algérie.

Qui sont ces autres ? : Ce sont des religieux-religieuses, laïcs catholiques, collègues et bénévoles (laïcs ?) musulmans, autres bénévoles et associations.

Toutes nos institutions sont d'une ou d'autre manière liées à l'accompagnement (à l'écoute et à la conversation personnelle et spirituelle), à l'éducation et à la pédagogie.

Les institutions sont par ordre de fondation : Centre Culturel Universitaire (Bibliothèques universitaires, services pédagogiques et activités culturelles) ; Maison Ben Smen (Centre de Ressourcement Personnel et Spirituel) ; Bibliothèque Dilou (Bibliothèque universitaire spécialisée en Religions comparées et langues étrangères) ; Maison du Développement (Centre d'Aide à l'Insertion Professionnelle) ; Centre Nibras (soutient scolaire pour des élèves en préscolaire et primaire).

2. Les caractéristiques de ces œuvres sont :

- Ce sont des institutions d'Eglise, sous la responsabilité de la Compagnie de Jésus, en collaboration avec des religieux et religieuses des différentes congrégations et nationalités. Ce sont des lieux implicitement d'inspiration

chrétienne et plus précisément ignacienne. Cela n'empêche pas la collaboration avec d'autres spiritualités chrétiennes et d'autres institutions d'Eglise (comme Caritas). Le travail « avec » est devenu une nécessité, voir une manière d'être.

- Elles accueillent pour la plupart des élèves, des étudiants, des professionnels et des cadres musulmans. Ces institutions sont surtout au service de la jeunesse, mais cela n'exclut pas le lien avec le monde professionnel (algérien et étranger). Quelques étudiants subsahariens et migrants nous fréquentent.
- Nos collaborateurs et bénévoles (volontaires) dans la mission sont également pour la plupart des musulmans. En étant eux-mêmes musulmans, ils se sentent co-responsables de nos missions. Ils partagent avec nous les objectifs de nos œuvres. La confiance réciproque est au cœur de notre « relationnel institutionnel ». La communication continue et la connaissance mutuelle y sont présentes. Ici, la conversation (humaine et spirituelle) a une grande valeur. Ces moments formels et informels de dialogue peuvent nous amener vraiment très loin dans la confiance, la connaissance mutuelle et dans l'approfondissement personnel.
- L'interculturel et l'interreligieux sont deux réalités existantes dans nos institutions. Le dialogue interreligieux est vécu au niveau de la vie estudiantine et professionnelle, et au niveau du partage de la même mission et les mêmes objectifs : « aider les jeunes à trouver leur voix d'accomplissement par les études et les aider dans leur discernement pour le choix de la vie professionnelle ». L'interculturel est aussi une réalité vécue d'emblée, car dans nos équipes il y a diverses nationalités et origines.
- L'aspect personnel (son développement et épanouissement) est mis en valeur, mais aussi l'aspect de solidarité, d'entraide, de compagnonnage. Un « esprit associatif » y est présent.

3. Des lieux de Vie, des lieux de rencontre, des lieux d'étonnement.

- Nos lieux ne sont pas spécialement grands. Ils sont des espaces simples, de l'ordre symbolique. Vu de l'extérieur, nous sommes une présence discrète, vu de l'intérieur du pays, nous sommes une présence enracinée. Nous ne sommes pas des « petits frères de Jésus », nous sommes des religieux jésuites bien présents dans le cœur des villes.
- Dans ces lieux, nous nous rendons accessibles aux jeunes et à tous. Lorsqu'on visite nos œuvres, la première impression qu'elles donnent est celle de la proximité, de l'accessibilité, de l'accueil. Certes, nous n'avons pas des aumôneries estudiantines, mais nous sommes à l'écoute de la vie qui advient chez les jeunes algériens et algériennes.

- Au fur et à mesure que le temps passe, je me rends compte que dans ces « lieux », nous devons « montrer la voie du discernement, en promouvant une mission de réconciliation et de justice ». L'Algérie, comme beaucoup des pays de notre région, a besoin du temps pour se réconcilier avec l'histoire, pour approfondir son identité et garantir un avenir de paix pour ses populations.

4. Des défis quotidiens.

- En étant dans une société où la religion principale est l'Islam, nous sommes constamment en train d'adapter un vocabulaire d'inspiration chrétienne et ignacienne. Nous ne pouvons pas éviter les incompréhensions en termes d'expression de notre mission et des objectifs de nos institutions. Je prends par exemple le thème de l'année ignacienne : « Voir toute chose nouvelle dans le Christ ». Comment pouvons-nous travailler sur ce thème si inspirant dans un milieu qui ne professe pas la foi dans le Christ ? Après quelques échanges entre les compagnons, nous avons accordé de dire : « Découvrir toute chose comme nouvelle, de l'intérieur ». L'avantage de cette phrase est qu'elle exprime la nécessité d'être enracinée dans quelque chose qui est dans l'expérience essentielle de chaque personne.
- Inculturer la foi chrétienne et la pédagogie ignacienne en attitudes qui nous mènent vers un esprit libre, en ouverture créative envers l'autre. Cela en termes accessibles et compréhensibles dans le contexte où nous sommes. Nous n'y sommes pas pour représenter un prosélytisme ou la « chrétienté », mais pour rendre témoignage de notre foi dans le Christ, par notre vie.

5. Attention au sursaut de la Vie Pédagogie de l'accueil de l'inattendu.

En Algérie, comme dans beaucoup de nos pays, l'inattendu fait partie de ce que nous attendons dans le quotidien. Parmi ces inattendus se trouvent les sursauts de la vie et le « divines surprises ».

Je cite le témoignage d'une étudiante en informatique qu'en 2014 était volontaire pour le service informatique de trois bibliothèques, et puis elle était en lien avec la communauté jésuite et chrétienne en générale. Elle disait : « En étant au CCU, en travaillant avec vous, je réfléchissais à beaucoup de choses... quand Dieu est autour de nous et en chacun de nous, alors je peux comprendre la proximité que vous chrétiens, trouvez dans « le Verbe qui se fait chair ». C'est sans doute moins évident pour moi, avec ma culture, que l'évidence de l'Esprit Saint, mais quelque chose en moi croit comprendre ce que vous croyez!

C'est là où je pense qu'on est pareils en tant que croyants en Dieu, et que nous pouvons nous nourrir les uns des autres, dans ce que nous sommes, sans avoir à changer d'identité. C'est comme ça que je me sens nourrie par toute la chrétienté qui m'entoure et où je suis heureuse de me retrouver là, bien entourée. Divine surprise pour moi aussi. L'aurai-je pensé une seconde avant. Je n'ai jamais été ni hostile ni particulièrement attirée par la chrétienté d'aucune façon, mais je m'émerveille de la surprise et des effets de cette rencontre si inattendue, si imprévue et si joyeuse”.



